

MINOS

# UN ANGE PASSE

*NOVELETTES*



*Un ange passe – Benjamin*

# BENJAMIN, L'INTOUCHABLE

# Préface

Je voudrais dire ici que j'ai eu la grande chance, au moment où j'écrivais les premiers états de ce texte, d'avoir été en contact avec Gamin, un auteur qui a publié dans les années 2013 - 2016 sur « Histoires Taboues », et qui m'a beaucoup aidé dans la description du maniement des armes et des mœurs mafieuses, tous domaines où j'étais ignorant. Encore merci à lui.

Merci aussi à mes relecteurs, Jan, Titi, Torpille, pour leurs remarques et suggestions toujours pertinentes.

Je rappelle une nouvelle fois qu'il est sans conséquence de lire des textes cruels, à condition de ne chercher à les reproduire d'aucune façon dans la vie réelle. Toute violence faite à un être vivant, et donc aux enfants en particulier, est haïssable et condamnable.

M.

# Rencontre

Dans l'air immobile et limpide, une villa sombre doucement dans la fin du jour. Alors que les derniers rayons du couchant s'accrochent encore au faite de son toit, une fenêtre au rez-de-chaussée est déjà éclairée. Devant la maison, la terrasse, la piscine sont désertées ; les chaises de jardin, retournées ; les deux parasols, repliés. L'automne a rafraîchi l'air, l'a rendu vif et piquant. Aucun souffle n'agite les oliviers plantés en quinconce sur le terrain, en contrebas, aucun bruissement ne meuble le silence. La nature est figée, dans l'attente du crépuscule.

En face, dissimulés dans l'ombre d'une haie de chênes verts, deux hommes sont à l'affût. Le premier, petit et rabougri comme un pruneau, grommelle, de mauvaise humeur : « J'espère qu'on va pas planquer là jusqu'à l'année prochaine !... » Il a la voix des gros fumeurs, éraillée, qui se cantonne dans les aigus.

L'autre, grand et costaud, la quarantaine, le crâne rasé, a la peau hâlée des Nord-Africains. Il mâchouille une herbe nerveusement. « Non... À la nuit, on ira se le chercher. Faut juste repérer la chambre... » Soudain, il se redresse et murmure : « Regarde !... »

La porte de la maison vient de s'ouvrir, projetant sur le dallage un rectangle clair. Deux jeunes silhouettes apparaissent tandis qu'on entend la voix inquiète d'une femme : « Bon, mais vous ne vous éloignez pas ? On dîne bientôt. »

Le plus âgé, qui paraît dix-huit ans, répond d'une voix un peu sèche : « Non. Je vais juste montrer la cabane à Benjamin. »

L'autre est plus jeune, tout juste quinze ans. Il referme la porte, et tous deux dégringolent l'escalier en pierres sèches.

Ils passent entre les oliviers, remontent vers le fond du terrain, et ils s'arrêtent au pied d'un grand cèdre qui abrite, au cœur de ses branches étagées, une cabane construite avec de vieilles caisses.

Benjamin demande : « C'est toi qui te l'es faite ? »

Tadeusz ricane. « Ouais, avec mon père, quand j'étais gamin... » Mais il y a quelque chose qui sonne faux, on dirait que sa voix tremble un peu.

Ils grimpent dans l'arbre en se servant d'une échelle appuyée sur le tronc, fabriquée avec des bouts de bois de récupération. La cabane est fermée sur trois côtés, protégée par un toit en tôle, et recouverte à l'intérieur de vieux tapis cloués. Ils s'asseyent l'un à côté de l'autre, sur le petit banc qui fait face à l'ouverture.

Depuis ce perchoir, Benjamin découvre tout le terrain et, par-dessus la cime des oliviers, au-delà des chênes verts qui bordent la route, la campagne qui s'enfonce dans une brume violacée. Il est arrivé la veille, pour la Toussaint. Sa mère, depuis son divorce, n'a plus les moyens de lui payer de vacances, et elle a demandé à son amie Annabelle, la mère de Tadeusz, de bien vouloir le prendre pendant une semaine. Celui-ci n'est pas vraiment un ami, c'est plutôt le fils de l'amie de sa mère. Il n'en est pas très proche, le jeune homme a passé son bac en juin, il a déjà intégré la fac de droit à Aix, tandis que lui, qui sort seulement du collège, vient d'entrer au lycée Thiers, en seconde. Il l'aime bien, sans plus, car il ne se sent pas toujours très à l'aise avec lui. Avec ses cheveux d'un roux cuivré, son visage constellé de taches de son où se mêle un peu d'acné, ses yeux d'un bleu vif, presque artificiel, il a un drôle de physique, gâché par une bouche irrégulière et un nez disgracieux. Par-dessus le marché, il porte depuis hier un assez vilain chandail vert à torsades, au col roulé trop large et mou, et, au bas de son pantalon blanc, apparaissent des chaussettes noires, ce qu'il considère une faute de goût. Et puis, il le sent, c'est fondamentalement un faible ; et cela, avec le père qu'il a, Benjamin a appris à ne pas aimer.

Tadeusz, lui, a la tête qui tourne, pris par l'excitation qui le brûle. Benjamin est déjà venu ici, mais c'est la première fois qu'il va rester plusieurs jours d'affilée – une semaine entière ! – et sans sa mère qui, après avoir passé le week-end, est repartie cet après-midi, car elle travaille demain. Le moment qu'il attendait tant se présente enfin, celui dont il a rêvé depuis des jours en imaginant ce séjour ; il ne faut pas le laisser échapper.

Il sort de la poche de son pantalon un paquet de Marlboro. Il le lui avance : « Tu veux une clope ? » Il sait qu'il trahit sa mère, elle n'aimerait certainement pas qu'il fasse fumer leur invité qui est trop jeune pour cela, il sait aussi qu'il va également à l'encontre de ce que voudrait celle de Benjamin, mais il s'en fiche, il espère par ce moyen créer un début de complicité entre eux.

Il le regarde prendre la cigarette blanche par son bout ocre et la faire tourner entre ses doigts minces, un geste qui a presque quelque chose de féminin. Il en prend une lui-même, allume son briquet, le

présente, et la flamme éclaire le visage du garçon : il est magnifique ; il est beau comme un dieu. Ce n'est pas une formule, c'est une réalité. Dans la lumière chaude et vacillante, la peau unie et claire s'illumine d'une nuance dorée, les yeux bleu sombre renvoient un éclat indigo, les sourcils réguliers paraissent tracés par le pinceau d'un calligraphe, et les cheveux bruns, mi-longs, prennent des reflets cuivrés. Le pull-over est d'une légère couleur vanille, un vêtement de qualité, confortable, et son col camionneur, dont la fermeture Éclair est restée à demi descendue, laisse apparaître le trait ourlé, impeccablement net, d'un tee-shirt blanc. On dirait un portrait de La Tour... En entrant dans la flamme, le bout de la cigarette grésille et s'éclaire d'une petite braise orange. Tadeusz allume ensuite la sienne, puis il range le briquet et le paquet. Ils ont replongé dans la pénombre.

Il écoute Benjamin souffler la fumée. Il tremble ; son désir atteint des sommets ; il pense qu'il a la fièvre. Un silence s'installe ; il en a peur, il faut le casser. « Elle te plaît, ma cabane ? » Il rit pour bien montrer qu'il considère la question comme une gaminerie.

« Ça doit être pratique pour recevoir tes copines !... J'aimerais bien avoir un truc comme ça, à Marseille ! »

Tadeusz n'a pas de copine et ne prévoit pas d'en avoir. Mais il saute sur l'occasion. Il émet un petit gloussement amusé : « Et alors ?... Comment tu fais ? Tu les amènes chez toi ? » Il retient son souffle.

Le bout de la cigarette de Benjamin s'illumine brièvement. « Ben... ouais.

– Ah ? » s'étrangle Tadeusz. Il se reprend, adopte un ton narquois : « Dans ta chambre ? » Il est percé par le fer de la jalousie, mais il sait qu'il ne doit rien en laisser paraître, et il se dissimule sous l'ironie.

« Oui. Seulement quand ma mère est au travail. »

Le silence revient. Tadeusz hésite, mais il faut qu'il entretienne ce sujet. « Et alors ?... Qu'est-ce que vous faites ? » Il n'ose pas regarder le garçon à côté de lui.

« Ben... Tu sais bien, quoi... On se fait plais'... Des petits trucs...

– Quoi ?... Vous vous embrassez ? » Tadeusz met une sorte de rage à exciter sa jalousie, comme s'il cherchait à se faire plus de mal encore.

« Les filles, elles veulent ça tout le temps... » Benjamin tire de nouveau sur la cigarette. Il rejette la fumée qui se perd dans l'air immobile, entre les branches du cèdre. « Mais moi, je vais te dire, ce que je préfère, c'est quand elles me font une pipe. »

Tadeusz tressaille. Il tique sur le mot qu'il ne peut s'empêcher de trouver cru chez un garçon dont la beauté est une sorte de perfection,

d'idéal. C'est à peine s'il peut se représenter la scène tant elle lui fait mal. Il avale sa salive. « Et... elles t'en font souvent ? »

– De temps en temps, ouais... Elles sont au courant que sinon... ça m'intéresse pas. » Il étend les jambes et s'adosse à la cloison. Il soupire : « Mais en fait, les filles de ma classe, elles savent pas bien le faire. Elles osent pas. Elles sont trop gamines encore. »

Tadeusz se répète intérieurement : « Elles osent pas... » *Oser* : le maître mot... Il s'oblige à regarder le garçon qui se fond dans la pénombre. Il observe son profil de jeune dieu antique, dont la ligne est plus pure, plus polie qu'un marbre. Le pull clair, aux fines mailles serrées, lui donne un air tendre et lunaire ; ses jambes longues et minces, qu'il a étendues devant lui et qui se croisent aux chevilles, sont enserrées dans un jean étroit et délavé ; ses richelieus acajou, légèrement plus clairs que ses cheveux, et ses chaussettes qu'on aperçoit sous le pantalon, assorties au pull, fines, à peine ondulées, lui donnent une élégance simple, évidente. Il est toujours étonné par les vêtements de Benjamin, des habits de marque, manifestement de qualité, qui ne peuvent être que chers, alors que sa mère vit dans un petit trois pièces ; il faut que ce soit le père qui y pourvoie.

La gorge serrée, c'est au prix d'un effort terrible qu'il parvient à dire : « Et... avec un garçon... t'as essayé ? »

Il voit que Benjamin tique, le dévisage avec stupeur. Tadeusz essaie aussitôt de justifier cette sortie : « Peut-être qu'ils sauraient mieux y faire ?... »

– T'es fou ?! Si mon père me découvrait avec un mec, il me tuerait !... »

Tadeusz se force à rire : « Mais, il risque pas : ton père, tu dis toujours qu'il est jamais là ! » Il sent que cela sonne faux.

Benjamin ne répond pas. Il reste déconcerté par cette idée que, de sa vie, il n'a jamais envisagée. Puis il hausse les épaules. « Je me doute qu'y a plein de bonshommes qui me matent... mais ils oseraient pas s'approcher.

– Pourquoi ?

– À cause de mon père, tiens !

– Ah ouais ? »

Benjamin ne peut évidemment pas expliquer à ce garçon qui ne connaît rien aux activités familiales que, si un homme se permettait de lui faire des avances, il finirait probablement dans la piscine de Cypriani... Une fois, il y a quelques années, son père l'a emmené chez son patron – qui se trouve être aussi son grand-oncle, l'oncle de la mère de Benjamin. Il a été impressionné en arrivant devant la luxueuse villa, située dans l'arrière-pays de Nice, mais pas autant que par sa visite du sous-sol : il y a découvert une grande piscine d'intérieur où nagent tranquillement deux requins gris ! Il est resté médu-

sé. Une grille, à quelques dizaines de centimètres au-dessus de l'eau, est là pour soi-disant éviter les accidents. Cependant, pendant le retour, son père lui a expliqué avec complaisance que, quand quelqu'un avait trahi Cipriani, il le balançait dans sa piscine, par une trappe. Le type pouvait nager, mais il n'avait pas de sortie. Bientôt, il perdait une jambe, un bras... Il tire sur sa cigarette. Il fait tomber les cendres dans une canette de Coca vide qui sert de cendrier.

Le silence revient. Tadeusz ne pose pas davantage de questions. Il a déjà eu vent d'histoires à propos de la famille De Luca, et il a compris que les activités du père de Benjamin ne sont pas bien claires : il fait des « affaires », et il semble qu'il ne soit pas bon de s'en mêler. Mais il se fiche de tout cela.

Il sent qu'un tremblement s'est emparé de lui, et il ne peut plus le contrôler. Il sait que c'est d'avoir, juste à son côté, ce garçon dont il est amoureux depuis plusieurs années, et qui est arrivé au sommet de sa beauté. Il se dit aussi que c'est aujourd'hui ou jamais ; cet instant ne se reproduira pas de sitôt, dans une semaine, Benjamin repartira pour Marseille, et tout sera fini. Cependant, il hésite encore, pris entre l'épée de son désir qui lui pique les reins et le plomb de l'inhibition qui l'écrase ; car l'appréhension d'être rejeté est non moins forte que celle de rater le coche. Une sorte de fièvre bouillonne en lui sous ces pressions antagonistes.

Finalement, de peu, le magnétisme qui l'attire vers le garçon sort victorieux ; la peur de laisser échapper un moment unique a pris le dessus. Les mots viennent en premier, très doucement : « En tout cas, ton père, il risque pas de débarquer ici, ce soir... » Il n'attend pas de réponse, c'est juste un constat par lequel il espère le tranquilliser. Et, soudain, sur une impulsion qu'il n'a pas anticipée, comme si cela venait de quelqu'un d'autre, il soulève une main mal assurée, et il la pose en travers de la cuisse du garçon à côté de lui.

C'est incroyable : il l'a fait ! Son cœur bat comme un fou. Il se passe une seconde. Ses doigts, malgré toute la fermeté qu'il essaie de leur donner, continuent de tressaillir, pris de vibrations semblables à celles qu'on attrape dans une voiture ou un train. Deux secondes. Il commence de percevoir, sous la toile veloutée par les lessives, le rond et le dur de la cuisse ; leurs chaleurs s'échangent. Trois secondes. Benjamin tourne la tête et le regarde silencieusement : il paraît étonné, dubitatif. Tadeusz arbore un sourire dont il voudrait le rasséréner, mais qu'il sait ridicule.

Il ne faut pas lui laisser le temps de dire « non ». Il avance la main. Il remonte lentement. Le garçon ne bouge plus, on croirait qu'il écoute. Tadeusz ne respire pas davantage, il est emporté par le vertige. Ses doigts atteignent les plis qui s'enfoncent dans l'aine, déjà il frôle l'axe central du jean. Rien ne se passe. Le sang bat à ses tempes



comme un tambour. Il ose monter sur le renflement. Maintenant qu'il est là, et qu'il n'a pas été rejeté, plus rien ne l'arrêtera. Il caresse la proéminence, doucement, à peine. Il n'entend plus de respiration, à côté de lui.

Lentement, le garçon décroise les jambes. Tadeusz retient sa joie : non seulement il ne l'a pas repoussé, mais il se prête ! Une sorte de soleil l'aveugle. Il parvient tout de même à poursuivre, il précise sa caresse, il passe au-dessus de la braguette, il s'enfonce entre les cuisses. Quand il revient, quand sa main remonte, il sent sous sa paume, distinctement maintenant, une barre ronde qui soulève le jean !

Une boule de bonheur le saisit à la gorge, lui coupe le souffle. Il voudrait, tout de suite, là, le prendre dans ses bras, le serrer contre lui, l'embrasser comme il en a depuis si longtemps rêvé, lui dire comme il l'aime. Mais il se doute que c'est l'erreur à ne pas commettre. Il faut suivre l'exemple des copines de Benjamin, lui faire ce qui lui plaît, un plaisir brut qu'il ne pourra pas repousser ; et il doit faire mieux que les filles.

Alors il laisse tomber ce qui reste de la cigarette dans la canette, il se lève, prudemment, comme on craint d'effaroucher un oiseau posé à côté de soi sur un banc public, faisant attention à ne pas tituber, ne pas s'effondrer comme un ivrogne tant la tête lui tourne. Il s'agenouille. Le garçon ramène les jambes sous lui en les entrouvrant. A-t-il compris ? Il lui pose les mains sur les cuisses ; il les remonte lentement. Le cœur battant à cent à l'heure, il vient là où il n'aurait jamais cru venir un jour. Son émotion est à son comble quand il défait le premier des boutons nickelés. Cependant, ensuite, il ne redoute plus d'ouvrir les autres. Ses tempes battent si fort qu'il craint qu'elles n'exploient. Il a maintenant l'impression que jamais il ne s'est senti aussi assuré. Il est au-delà de la peur ; il est un héros. Toutefois, il se rend bien compte que la fièvre qui le brûle l'aide en l'empêchant de réfléchir.

Il s'enfonce dans la braguette qui se gondole comme une tôle, il entre dans cette intimité hautement interdite, il trouve la chaleur, la douceur du caleçon, il est au cœur même de ce qu'il a tant désiré. Il faut que ses doigts avancent encore, remontent chercher l'élastique, se referment dessus, l'abaissent. Il observe que le garçon s'accroche des deux mains au banc de part et d'autre, comme pour se cramponner. Il découvre le jeune membre, et il a la confirmation qu'il n'est pas indifférent à son entreprise. Il le sort. Il est déjà ferme et gros. Il le caresse un moment, de bas en haut, et il achève de se déplier. C'est absolument délicieux. Le capuchon s'écarte ; son trouble est à son comble ; il est bouleversé, saisi par une transe.

Benjamin a été pris de court par l'initiative de son hôte. Un instant, quand celui-ci lui a posé la main sur la cuisse, il a cru qu'il voulait seulement attirer son attention pour lui montrer quelque chose ou

lui faire une remarque, mais il a vite compris que ce n'était pas cela. Avant qu'il n'ait eu le temps de décider de le repousser, il a été surpris de l'effet qu'il a ressenti, la manière dont son truc s'est redressé tout à coup ! Et il s'est laissé faire, comme on se laisse diriger par un aîné... Il est étonné de l'impression que lui procurent les doigts du jeune homme : leur façon de le prendre est très différente de celle des filles par qui il s'est laissé caresser, les phalanges de Tadeusz ont quelque chose de tordu qui n'est pas très beau à voir, mais qui est troublant... Soudain il sursaute : les lèvres se sont posées tout au bout de lui ! Un frisson le traverse au plus profond. Les filles, elles, l'embouchent tout de suite ; jamais il ne s'est fait frôler de cette façon !... Mais les yeux lui sortent de la tête quand il sent tout à coup le bout de la langue qui repousse sa peau, qui touche au milieu son gland à vif !... C'est ténu, presque rien, juste un petit contact mouillé, et c'est pourtant plus violent que tout ! Cette lenteur, ces baisers fugitifs, à peine esquissés, ces lèches légères comme d'une souris... Il ne pense plus à écarter Tadeusz, il découvre un monde.

Soudain, les lèvres l'épousent. Et, progressivement, doucement, il est décalotté, avalé, logé dans un antre tiède, baigné de salive. L'anneau de chair se referme sur son sillon, à la base du gland, et il est étonné de la délicatesse avec laquelle il est choyé. Une langue ingénieuse le sollicite, par-dessous, et elle semble connaître tous les points de sa sensibilité – et même lui en faire découvrir qu'il ignorait. Il est infiniment troublé en se disant qu'il s'agit là des lèvres, de la langue, non pas d'une fille, mais d'un jeune homme... Il est dans sa bouche !... En même temps, à mesure que le plaisir l'envahit, il aimerait qu'il s'empare de lui plus fermement, qu'il ne se retienne plus, qu'il le fasse jouir, maintenant.

Tadeusz est saisi par une émotion surréelle. Cent fois il a rêvé de prendre Benjamin dans ses bras sans jamais l'oser, sans jamais en trouver le moyen ni l'occasion. Et à présent, il lui fait un *pompier* ! La solution était-elle aussi simple : faire la putain pour lui ? Mais, après cela, voudra-t-il encore l'embrasser ? ses lèvres ne lui paraîtront-elles pas écœurantes ? voudra-t-il encore de son amour ?... Peu importe ; seul cet instant compte. En sentant la réalité du gland rond et dur coulisser entre son palais et sa langue, il ressent une jubilation incroyable. Plus jamais il ne se dira : « Je ne l'ai jamais fait ».

Une puissance soudaine l'habite, c'est lui qui contrôle ce corps qu'il a désiré si intensément, il peut en faire ce qu'il veut, l'amener là où il veut, c'est lui qui est aux commandes, il a la liberté d'agir directement sur son cerveau ! Il serre plus fort le membre, il l'enveloppe dans la chair de sa bouche, il le baigne de salive, il l'aspire comme s'il voulait l'avalier. Il sent la main de Benjamin sur sa tête, il se demande s'il cherche à le repousser, mais, aussi frustrant que ce soit, c'est tout

de même un contact, le premier qu'il lui donne. Il ne se laisse pas faire, au contraire il s'applique toujours davantage, il ne lui accorde aucun répit, il le veut, il veut l'amener à capituler, à plier, à s'avouer vaincu.

Et soudain, il l'obtient. Les cuisses de Benjamin sous ses mains tressaillent, se contractent, son corps est pris par une vive secousse, et l'instant d'après plusieurs jets tièdes et rapides lui arrosent la gorge ! Les yeux lui piquent de joie ! Il sent le garçon qui se courbe sur lui, qui maintenant au contraire s'est emparé de sa tête pour la retenir contre son ventre.

Cependant, il est obligé de se retirer pour ne pas étouffer et, à regret, il laisse doucement le membre divin sortir de lui. Il est envahi par un bonheur incroyable : il a fait jouir Benjamin. C'est lui qui l'a fait, il lui a donné suffisamment de plaisir pour qu'il s'abandonne ! Il est si fier, si heureux !

Il s'assied sur ses talons, il baisse les yeux comme une courtisane après son service. Il ne veut pas regarder Benjamin qui se relève ; il ne veut pas le voir refermer son pantalon. Il sourit comme s'il venait d'obtenir tout ce qu'il désirait au monde. Encore entier dans l'espèce de délire qui l'habite, il sent l'étonnant goût du sperme en lui ; il le garde ; il en profite.

Puis il s'aperçoit que Benjamin se dirige vers l'échelle, et il comprend qu'il veut partir. Il a peut-être honte d'avoir pris son plaisir devant lui, grâce à lui. Tadeusz, évidemment, aurait préféré rester plus longtemps, l'envelopper dans ses bras, le câliner, le tranquilliser... Mais il a déjà eu un tel cadeau. Il se redresse.

Benjamin est descendu le premier et s'est arrêté au pied de l'arbre, maintenant plongé dans le crépuscule. La tête lui tourne un peu, il se sent les jambes incertaines après cette jouissance soudaine. Il ne s'attendait certes pas à cela en montant dans cette cabane. Il s'en est enfui comme un voleur, comme s'il avait honte, comme s'il ne pouvait plus regarder le jeune homme en face. Il reste étonné de l'intensité du plaisir qu'il a ressenti ; est-ce parce qu'il lui a été procuré par la bouche d'un garçon ? Il vient de comprendre que Tadeusz est homosexuel ; cela lui confère-t-il des talents particuliers ? Il est inquiet. Il tremble en pensant au tabou qu'il a transgressé, et auquel il n'a même pas résisté. Encore qu'il y ait peu de chances que cela arrive, il ne faudrait pas que son père imagine qu'il fraie avec des pédés !... Il attend que Tadeusz descende à son tour – malgré son envie de s'éloigner au plus vite de cet endroit, il ne peut pas rentrer seul à la villa, Annabelle penserait qu'ils se sont disputés.

À peine le jeune homme l'a-t-il rejoint, que Benjamin sursaute, effrayé par le bruit d'une cavalcade qui fond sur eux. Il voit soudain une forme sombre surgir devant lui et une matraque fouetter la tête de Ta-

deusz. Ça fait le son mat d'une noix de coco, le garçon tire la langue, écarquille les yeux, tord sa bouche avec une expression horrible, et il s'affale par terre, de tout son long. En même temps, un corps massif se plaque dans le dos de Benjamin, on lui tire brutalement les bras en arrière, et un croche-pied lui fauche les jambes ; il bascule en avant. Il a encore le temps de voir les cheveux de Tadeusz collés sur sa nuque, un liquide noir qui lui coule dans le cou, de s'inquiéter s'il est mort, et un poids énorme lui tombe dessus qui l'écrase, à califourchon sur ses reins. Affolé, il veut appeler, mais une poigne de fer le saisit par la nuque et lui plaque la figure dans l'herbe ; son cri s'étouffe en un grognement. Une douleur le traverse brutalement : on lui a planté une aiguille dans la cuisse ! Et, en un instant, sans avoir rien vu venir, sans même avoir eu le temps de se demander qui étaient ces agresseurs, il s'endort d'un coup.

Le Nord-Africain se relève. Il retire la seringue de la jambe du garçon inerte, et la rétracte avant de la fourrer dans la poche de son blouson. Puis il l'attrape à bras-le-corps, le jette comme un sac sur son épaule, et part aussitôt au pas de course, suivi de son maigre compagnon.

Ils retraversent la haie des chênes verts, puis ils descendent la route sans ralentir. Près d'un petit pont, ils retrouvent la BMW X5 qu'ils avaient laissée dans un chemin de traverse, le long d'un ruisseau, comme des touristes partis se promener. Ils ouvrent une porte arrière, et ils jettent le garçon à plat ventre sur les sièges qui sont rabattus. Le grand monte à sa suite, le petit prend le volant, et trois secondes plus tard ils démarrent.

Tandis que la voiture roule à vive allure, l'homme attrape un rouleau de corde et un cutter dans le coffre que les sièges repliés laissent accessible. Il en coupe un bout, ramène les bras du garçon en arrière, et il lui ligote étroitement les poignets de plusieurs tours qu'il noue solidement. Il en enroule un autre morceau sur les chevilles, prenant soin de pas y prendre le bas du pantalon, et il serre fermement, l'incrutant dans les chaussettes. Avec ce qu'il reste de corde, il lui emprisonne encore les bras, les rendant solidaires du torse et, pareillement, à chaque tour le chanvre tressé, raide et rugueux, s'enfonce dans la laine du pull moelleux, qui se pince et ressort en formant de minces bourrelets autour des liens.

Il lui fourre un chiffon dans la bouche, puis lui enfle une cagoule sur la tête. C'est une cagoule-chaussette qui se resserre sur le cou, fermée de toutes parts, sauf une petite ouverture circulaire qu'il lui ajuste nerveusement devant les narines. Il fouille ensuite les poches du garçon, y trouve son téléphone et, ouvrant la fenêtre, il le jette le plus loin possible dans la garrigue.

Il tire du coffre une grande couverture grise, y enrôle soigneusement le corps inanimé, et le pousse dans le fond de la voiture, sous le couvre-coffre déployé. Puis il entreprend de relever les dossiers des sièges pour enfin s'asseoir confortablement. Il retire posément ses gants en latex, et les enfonce dans sa poche où ils rejoignent la seringue vide.

Le chauffeur conduit rapidement, mais sûrement. « Enfin ! » glousse-t-il. « Je croyais qu'ils allaient jamais descendre ! » Il a un rire aigu, enrôlé. « Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien glander là-haut ? » Il jette un coup d'œil dans le rétroviseur pour vérifier machinalement qu'ils ne sont pas suivis.

\*

La BMW arrive dans un port de plaisance, où elle se gare au ras du quai. Le Nord-Africain en sort en examinant les alentours. Mais il fait nuit et, le dimanche soir, c'est l'heure où les gens sont en train de dîner, les derniers passants rentrent chez eux et ne font pas attention à eux. Il ouvre le hayon arrière, attrape le garçon enrôlé dans la couverture et, le soulevant sans peine, il le charge sur son épaule.

Pendant que le conducteur repart garer la voiture, il avance sur un ponton, jusqu'à un Chris-Craft amarré dans lequel il descend. Il ouvre aussitôt avec sa clé le panneau en bois du compartiment à l'avant, et il y fait glisser son paquet.

\*

Sur la banquette d'une cabine de bateau de plaisance, Benjamin est allongé sur le dos, les bras en arrière, retenus au-dessus de la tête. Ses poignets sont enfermés dans des menottes dont la chaînette passe dans une barre en laiton, laquelle sert normalement à accrocher les coussins formant tête de lit. Les bracelets d'acier mordent à demi les bords-côtes de ses manches ; la cagoule bleu marine lui enveloppe toujours la tête jusqu'au cou, d'où ne dépasse que la pointe de son nez ; ses jambes sont libres, déjetées sur le côté, une légèrement fléchie, par-dessus laquelle l'autre est allongée. La corde, qu'on lui a retirée, a laissé des traces horizontales sur sa poitrine, dans la matière de son pull.

Une clé tourne dans la serrure. Le Nord-Africain entre en se courbant pour passer la porte trop basse pour lui. Il a ôté son blouson, il est vêtu d'une chemise noire et d'un jean, une chaînette en or brille dans son col, un pistolet est glissé dans son dos sous la ceinture. Il tient en bouche un cigare épais. Il referme derrière lui et pose sur une petite tablette, à côté du lit, un cendrier et un bol rempli de glaçons.

« Fais-moi une petite place. » Il tapote la hanche du garçon qui sursaute et, machinalement, à l’aveugle, se pousse sur le côté. Il s’assoit sur le bord du lit, tire sur son cigare, rejette la fumée vers le plafond.

« Bon. Je sais pas si t’es au courant : y a ton père qui fait des conneries... » Il pose le cigare dans le cendrier. Il relève à demi la cagoule du garçon, juste pour lui dégager la bouche et retirer le chiffon qui l’obstrue, puis il la rabaisse. « ... Tu savais ? »

Le garçon ne réagit pas tout de suite ; mais ensuite il secoue lentement la tête.

« Ouais, ben alors je vais t’affranchir... Hier, Cipriani l’a envoyé faire une commission ; un gros truc ; un très gros truc, même. Sauf que, depuis, on a plus de nouvelles. Silence radio. Du coup, on pense qu’il a préféré se garder le paquet pour lui et sa poule. Et, il a raison, pourquoi se gêner ?!... Mais, quand on est le bras droit de Cipriani, ça se fait pas... On pense aussi qu’il a pas fait un truc pareil sans être sûr d’avoir une *très* bonne planque... On a demandé à ta mère, mais elle le fréquente plus, son ex. Toi, par contre, ton petit papa, tu le vois régulièrement. Et, forcément, tu sais où il est, son nid d’amour. »

Benjamin vient de comprendre pourquoi on l’a enlevé... Et il en veut énormément à son père. Il sait que depuis un moment il cherchait à lâcher Cipriani et, apparemment, il a trouvé l’occasion, un magot qui va lui permettre de se tenir à l’écart. Mais il n’a pas eu le moindre scrupule, sachant pourtant que la méduse évidemment se retournerait en premier sur la famille ! Il est bien trop occupé avec la petite minette qu’il s’est trouvée, et dont il est complètement fou... Benjamin connaît l’endroit où il a pu se réfugier : en Italie, près de Bolzano, chez cet ami qui vit dans une ancienne ferme au milieu des montagnes, et où il l’a conduit une fois en vacances, il y a quelques années, pas gêné d’y emmener en même temps sa maîtresse du moment, et sans vraiment se dissimuler pour la lutiner. Et il lui a dit, en plaisantant, que ce serait l’endroit idéal pour se planquer : on voyait les gens arriver de loin, et il y avait trente-six passages par lesquels se défilent.

« Alors ? T’aurais des idées ? »

Dans un souffle, il murmure au travers de la cagoule : « Non... Je sais pas... Aucune idée... »

L’homme soupire. « Bon. Si ça te dit, on va gagner du temps. Tu te doutes que, si on s’est donné le mal de t’extraire et de t’amener ici, c’est pas pour te renvoyer chez ta mère après que tu nous aies dit que tu “savais pas”. On voudrait que tu te montres un peu plus coopératif. Bien sûr, t’aimes beaucoup ton papa, t’es un fiston loyal, tu voudrais pas le donner, etc. Pourtant, je te le dis, tu vas le faire. Tu vas nous dire où il est parce qu’on résiste pas à certaines douleurs. On résiste un peu, pour se donner bonne conscience, mais, tôt ou tard, on lâche le

morceau. Je connais pleins de trucs qui sont capables de te rendre fou, au point que tu saches même plus comment tu t'appelles. Tu donnerais ta mère en prime pour que ça cesse. Moi j'ai rien contre toi, je veux pas te faire du mal pour rien, c'est à toi de voir. C'est simple : quand tu penses que t'en auras eu assez, tu me racontes où est ton père. De toute façon, tu me le diras. » L'homme tire sur son cigare. « Autre chose : essaie pas de nous faire des blagues et nous envoyer sur une fausse piste. Je crois qu'on serait pas très contents de toi, après. On te ferait une vie d'enfer. Tu sais ce que ça veut dire ? »

Benjamin se doute de ce que cela veut dire. Il est terrifié. Toutes les histoires abominables qu'il a eu l'occasion d'entendre lui reviennent. Comme celle – la plus monstrueuse peut-être – de ce garçon de treize ans enlevé par Cosa Nostra. Séquestré dans une cave sans fenêtre, il avait été torturé méthodiquement, jour après jour. Ils envoyaient les photos au père qui s'était mis à table chez les flics et dont ils voulaient qu'il se rétractât. Au bout de plusieurs semaines, comme ils n'avaient pas satisfaction, l'enfant avait été plongé dans un fût d'acide chlorhydrique, progressivement, où son corps s'était dissous petit à petit. La vidéo de la scène aussi avait été envoyée à la famille.

« Ça te servirait donc à rien. Autant la fermer, dans ce cas. » Il soupire. « Bon, alors tu nous dis où il se planque ? »

Benjamin gémit : « Mais je ne sais pas où il est ! »

L'homme fait tomber la cendre de son cigare dans le cendrier, tire de nouveau dessus, puis en examine placidement le bout qui forme un cercle parfait, d'un rouge luisant. « Je vais commencer doucement. Mais sache qu'ensuite ça sera pire. Toujours pire. Ne crois pas que ce sera moins dur après. »

Il attrape le bas du pull du garçon et le soulève, découvrant le tee-shirt blanc. Il le tire hors du jean. « On va trouver un petit coin, par ici, ça fera l'affaire... » Il repousse le pull et le tee-shirt au-dessus du nombril, puis sur le côté, il dégage la hanche gauche, le flanc tendu par les bras ramenés en arrière. « On va commencer par là : la cicatrice se verra moins sous ton bras... »

Il se couche à demi en travers des cuisses du garçon, il l'immobilise sous son poids, et il approche le bout incandescent de la peau : « Tu sens comme c'est chaud ? »

Le garçon gémit au travers de la cagoule : « Qu'est-ce que c'est ?... Non... »

– Ah ! ça aussi, ça sert à rien : les jérémiades sont inutiles, tu t'en doutes bien. Je ne vais pas m'interrompre à la première de tes pleurnicheries !... Y a qu'une chose qui peut m'arrêter : une adresse – et la bonne. Donc : tu veux essayer voir ce que ça donne, ou tu me la files tout de suite ?

– Mais quoi... ?

– Tu fais l’andouille ? Tant pis. » Et il lui applique la braise sur le flanc.

Le garçon se tend comme un arc en poussant un hurlement. Le cigare n’a été qu’un instant en contact avec la peau, mais il l’a déjà marquée d’un cercle rouge corail.

« Voilà. Maintenant, tu sais. Je t’ai dit : toujours pire. Est-ce qu’on continue ?

– Laissez-moi, je vous en prie ! Je vous jure, je sais pas où il est, il m’a rien dit, je sais pas...

– Bien. » Il tire sur le cigare, puis il en applique de nouveau le bout bien rouge, juste un peu plus haut, un peu plus longtemps.

Le garçon hurle en gigotant frénétiquement. Mais la chaîne retient ses poignets, et ses jambes sont écrasées sous le poids de l’homme.

Il se redresse. « Je sais que tu sais où il est. Je crois même que t’as dû déjà y aller toi-même.

– Non... c’est pas vrai...

– O.K., O.K.... » Il prend un glaçon dans le bol et le passe sur la plaie.

Le garçon se tortille en criant. Le froid arrête la brûlure, mais relance une autre douleur.

\*

Dehors, sur la surface grasse de la mer, un léger crépitement recouvre petit à petit le bruit de la houle contre la coque ; puis, tout à coup, la pluie balaye le pont.

Dans la cabine, quatre cicatrices circulaires, d’un rouge noirâtre, montent depuis la taille sur le flanc gauche du garçon.

« T’es un récalcitrant, toi... »

L’homme tire encore sur le pull et le tee-shirt pour dégager l’aiselle, formant un bourrelet en haut du torse. Il s’allonge de nouveau pour le bloquer de son poids.

Le garçon crie, sentant venir la chaleur sous son bras : « Non !

– Je t’ai dit comment arrêter ça, petit ! »

Il applique le cigare dans le creux de l’aisselle, et cette fois il tire dessus en même temps pour en activer la braise. Il lui faut toute sa masse pour immobiliser sous lui le garçon fou de douleur.

Il lui passe ensuite un glaçon sur la plaie, et il doit lui maintenir fermement le bras, car sous la morsure du froid de nouveau il se tord frénétiquement en tous sens sur la banquette.

« Dis donc, tu l’aimes ton papa, toi ! Pourtant, c’est juste un sacré salaud qui s’est pas beaucoup préoccupé de toi avant de se tirer ! » Il laisse un instant le garçon sangloter, agité de sursauts convulsifs, et



s'emplir de la douleur qui continue d'enfler en lui ; il ne faut pas l'assommer tout de suite, il faut le laisser « profiter », c'est bien plus efficace...

Benjamin sait que son père se conduit mal, et cela déjà lors du divorce avec sa mère. Mais c'est son père, et depuis qu'il est tout petit il l'admire à en être captivé. L'idée de le trahir lui est totalement étrangère, ce serait une monstruosité... Il sent que l'homme est maintenant près de ses jambes. Il lui attrape la chaussure gauche par le talon et la lui retire sans même la délayer. Il lui descend la chaussette, la lui enlève... Va-t-il pouvoir tenir jusqu'à ce que ce salaud se convainque qu'il ne sait rien ?

L'homme lui repousse en les pliant les jambes sur le côté jusqu'à lui appuyer les genoux contre la cloison, et il prend le pied nu qu'il pose en travers de ses cuisses. « La plante des pieds, c'est sensible ; très sensible. Mais le mieux, c'est entre les orteils. »

Il lui bloque la jambe sous son bras, examine la peau délicate, finement plissée, de l'orteil médian. Puis il y applique son cigare. Une fois. Deux fois. Trois fois. Toujours au même endroit. À chaque fois le garçon bondit en hurlant, comme électrocuté, la chaîne des menottes cliquette, sa jambe libre bat contre la cloison ou sur le dos de l'homme qui ne bronche même pas. La cagoule est marquée de deux taches sombres autour des yeux.

L'homme grommelle : « Allons, lâche ! Sois raisonnable ! Lâche donc... »

Tout à coup la porte de la cabine s'ouvre et le petit homme maigre, presque chauve, celui qui a fait le chauffeur, passe la tête. Il demande, de sa voix éraillée : « Euh, Fouad... Ça va ? Ça s'impatiente, là-bas... »

L'homme grogne, le pied du garçon toujours bloqué sous son bras : « Tu leur dis que ça va être bon. » Le petit homme s'apprête à se retirer quand il le rappelle : « Rinaldo ! Dis-leur : dix minutes...

– O.K. » La porte se referme.

Il lâche le garçon qui halète de douleur ; il sent qu'il va bientôt être au bout de sa capacité de résistance.

Il se relève : « T'as entendu ? J'ai plus que dix minutes, à présent. » Il se rassoit à côté de lui, de nouveau à la hauteur de sa taille : « Ça veut dire que, en plus, je suis pressé, maintenant. » Il attrape le ceinturon qui ferme le jean et le déboucle. « On va changer de méthode. » Il déboutonne le jean entièrement, l'écarte, et d'une secousse le fait descendre sous les fesses. « Tout ce que t'as eu jusqu'à maintenant, c'était des échantillons, tu comprends. »

Le garçon porte dessous un boxer anthracite en coton et lycra qui lui moule les hanches. L'homme y pose la main et le malaxe comme pour reconnaître ce qui est à l'intérieur. « Je voulais t'éviter ça, mais

puisque tu fais les durs à cuire... » Sa main s'arrête et serre intensément le petit paquet. « On va voir si t'es si costaud que ça. » Il chiffonne le caleçon et le tire brusquement en travers des cuisses. Le garçon sursaute, effrayé. La verge à cet instant est toute recroquevillée, couchée sur le côté. L'homme la prend et la décalotte, puis il l'enferme dans le creux de son poing, le gland dépassant dehors. Le garçon gémit.

« Je t'explique : je te laisse cinq secondes. Si tu me donnes pas ce que je veux, je te pose le bout de mon cigare sur ta petite cerise. Et je le fume jusqu'à ce qu'il y en ait plus. » Il presse un peu le membre dans son poing et le garçon tressaille. « T'es au courant combien c'est sensible, ton petit machin-là, pas vrai ? T'as senti mes échantillons ? Donc tu peux te faire une idée... » Il secoue son cigare au-dessus du cendrier. « Bon, je commence... Cinq. » Il sollicite un instant le pénis entre ses doigts. « Je te le branle un peu, c'est pour te le réveiller, le faire un peu grossir, qu'il soit plus réceptif... Quatre. » Il tire sur son cigare et en examine le bout : « T'imagines l'effet que ça va te faire, une braise sur le gland ?... Trois. »

Le garçon se débat dans sa chaîne en sanglotant. Il supplie en gémissant : « Non, je vous en prie... »

La main continue de le branler grossièrement. « ... Deux.

– Non !... »

L'homme le reprend dans sa main en le serrant un peu plus, et il tire vers le bas pour décalotter le gland. « Un. »

Le garçon, tétanisé, crie : « Non, non... arrêtez !... Je vais vous le dire... »

– Eh bien... vas-y ? »

\*

Benjamin est resté seul. Son flanc continue de l'élancer, mais c'est son pied qui l'irradie d'un trait insoutenable. Il halète au travers de la cagoule trempée ; il se tord lentement sur lui-même, dans ses vêtements en vrac, en cherchant en vain à contenir la douleur... Il est anéanti : il a trahi son père. Il l'a condamné. Il voudrait être mort lui-même ; il a l'impression de l'être déjà.

Fouad revient dans la petite cabine et jette un coup d'œil au garçon qui est resté les bras menottés au-dessus de lui, la poitrine découverte, le pantalon sur les genoux, un pied à l'air ; il lui a juste remonté le boxer avant de sortir. Il s'assoit comme auparavant, sur le bord du lit.

« Ça y est. Ils sont en route. Ils y seront demain matin, à l'aube – la meilleure heure. »

Le garçon détourne la tête, il le devine qui entrouvre la bouche sous la cagoule ; il laisse échapper un sanglot.

Il lui passe affectueusement la main sur la tête. « Je sais, c'est dur. Mais je t'avais dit : personne résiste. À un moment ou à un autre, on cède devant la douleur. Faut pas t'en vouloir, t'y es pour rien. »

Il reste silencieux, à examiner le garçon. Il a vu à peine le bas de son visage, mais il a pu observer qu'il a un corps magnifique : une peau claire, unie, des muscles finement dessinés... Ça le fascine, lui qui est habitué à la peau dorée des petits Marocains.

Il lui pose la main sur la cuisse, tout en haut, près de l'aîne, à cheval sur le caleçon. « On a la nuit à attendre avant d'avoir des nouvelles... Je crois qu'on va profiter de ce petit moment ensemble, t'as pas envie ? Tu m'as l'air plutôt mignon... Ça va te détendre. »

Benjamin frémit : qu'est-ce que cette ordure lui réserve encore ?

Fouad se relève. Il va à la porte, donne un tour de clé, qu'il retire et enfonce dans sa poche. Il revient. « Je vais te mettre un peu à l'aise. » Il défait les menottes ; le garçon ramène les bras en gémissant.

Il passe la main dans son dos et tire de sa ceinture son pistolet automatique qu'il dissimule sous le matelas.

« Enlève tout ça, aussi. » Il achève de lui retirer le pull et le tee-shirt, en faisant attention à ne pas faire glisser la cagoule. « Depuis tout à l'heure, tu m'as donné la trique, tu sais. J'ai bien envie de faire connaissance avec ton petit cul ! » Il retire la dernière chaussure, la dernière chaussette, attrape le jean qu'il fait glisser : « Je vais te baiser. Ça va nous faire du bien, à tous les deux, ça va nous soulager... » Il prend le boxer par la ceinture, le chiffonne et le fait coulisser le long des cuisses en le lui retirant complètement. Le garçon est entièrement nu, sauf son bracelet-montre et la cagoule qui lui enveloppe la tête. Plusieurs ronds d'un rouge grisâtre lui montent sur le flanc ; une marque plus sombre apparaît au bout du pied ; les poignets sont éraflés à force d'avoir frotté sur les menottes.

Fouad se rassied à côté de lui. Il regrette de ne pas voir son visage, mais en même temps il trouve assez excitant de se faire un petit mec encapuchonné. Il le caresse lentement, dans le cou où il glisse les doigts sous le tour de la cagoule et où il sent le pouls affolé, sur la poitrine haletante dont il tripote les tétins, sur le ventre qui se soulève par à-coups et qu'il pince plus vivement, s'attardant comme s'il voulait pénétrer ce nid tendre et tressaillant. Puis il contourne les petits organes, rétrécis par la souffrance de tout le corps, réduits à rien. Il vient sur la hanche dont il palpe la fine éminence, et la peau fragile est d'une douceur particulière. Il n'en faut pas plus, il bande comme un âne. « T'es vraiment une Ferrari, toi ! » grommelle-t-il. Il lui prend la

cuisse, à pleine main, et il la pelote comme on fait des fesses d'une femme. « T'as l'air vachement bon, tu sais ? Je suis impatient. »

L'homme se déboutonne et sort son phallus circoncis, brun-rouge, gonflé, brillant car il suinte déjà. Il attrape les talons du garçon, lui replie les jambes sur la poitrine. « Si tu veux que je te fasse pas trop mal, faut que tu m'aides : laisse-toi faire... »

Il lui crache entre les fesses, lui enduit l'anus soigneusement avec les doigts, tout en l'écartant, en le lui ouvrant, et en y enfonçant toujours davantage de salive ; le petit derrière sursaute à chaque fois. « T'as pas l'air d'être fait, toi. T'es puceau ? Avec ton joli petit cul, ça m'étonne : tu t'es pas encore fait sauter ?... Mais, du coup, ça va être plus dur pour toi de m'avoir en premier. »

Fouad s'agenouille entre les jambes du garçon, il se prend la bite, se présente, et appuie sur la petite encoche. Mais malgré tous ses efforts, il ne parvient pas à faire pénétrer son organe, trop gros pour cet orifice trop étroit. Le garçon se tortille, essaie de lui échapper, et il doit d'une main le plaquer sur la couchette, tandis qu'il bataille avec son chibre de l'autre. Il y met toute sa force, la chair s'écarte petit à petit sous la pression, il multiplie les tentatives, et, finalement, elle cède d'un coup. Le gamin a gueulé, mais ça y est, il s'est engagé dans son petit orifice ! Il reste un instant suspendu, profitant du sphincter qui s'est refermé sur la base de son gland.

Puis, lentement, progressivement, il pousse avec les reins, et maintenant il s'enfonce plus facilement, il l'ouvre, il a l'impression d'être un couteau qui entre dans le pain. Le garçon crie en se tordant comme un serpent, mais ça y est, il est logé, et jusqu'au fond.

Il grogne : « Désolé, mais j'en pouvais plus, fallait que je te mette ! » Il lui caresse le visage au travers de la cagoule pour le calmer, il lui embrasse la poitrine, il le sent agité de tressaillements qui se répercutent sur son membre immobile, pris dans le fourreau resserré. « Tu vas t'y faire, t'inquiète pas. Maintenant que t'es dépucelé, le plus dur est fait, t'as plus qu'à profiter. Tu vas jouir d'une bonne bite qui te bourre le cul bien au fond ! »

Puis, tranquillement, il se met en mouvement. Il recule, et il sent les muscles internes du garçon qui le repoussent, jusqu'à ce que le petit anus lui comprime de nouveau la racine du gland, et c'est à ce moment qu'il se renfonce. Il le parcourt alternativement, lentement, mais régulièrement, jusqu'au fond ; il ne se précipite pas, il a tout son temps.

Benjamin gémit plaintivement. La douleur de son écartèlement masque celle des brûlures qui continuent de le torturer comme un feu résiduel. Le poids sur lui tour à tour l'écrase, puis le soulève d'une impulsion implacable, réglée comme une marée. Perdu dans le noir de la cagoule qui l'enserme, il se sent disparaître, s'évaporer dans le néant,

il n'est plus rien qu'un corps qui souffre... Il sait bien que les mafieux profitent de leurs victimes pour les baiser, une façon supplémentaire de les humilier tout en prenant leur pied. C'est son tour. Il l'a mérité ; il a livré son père. D'ailleurs, n'avait-il pas déjà commencé de le trahir, tout à l'heure, quand il a laissé Tadeusz lui faire ce qu'il lui a fait ?

Fouad jouit de l'étroit conduit qu'il laboure, de sentir son pieu repousser les fins replis des viscères au fond des reins, de la vue de ce corps mince et blanc que la cagoule rend anonyme, du ventre creusé par la douleur, des à-coups qu'il lui donne et qui font se tordre le garçon sous chacun de ses élans. Il jouit aussi de ses propres mouvements, qu'il veut puissants et profonds. Il jouit d'autant plus à l'idée qu'il baise le petit-neveu de Cipriani, lui qui casse du pédé à la moindre occasion ! Lorsqu'il a la chance d'avoir à « traiter » des filles bandantes, avant de les foutre à la baille ou de les couler dans le béton, il en profite, évidemment, et il les prend toujours par-derrière – il préfère, c'est là où elles sont le plus étroites, et, au moment où il les étrangle, leur petit cul lui envoie des secousses sublimes ! Mais, des garçons, il n'en a pas souvent, et, surtout, il ne peut pas les posséder devant les autres – pas question qu'on découvre ses petits goûts personnels –, or c'est rare qu'il ait l'opportunité d'être seul avec eux.

Il sent la fièvre qui monte, ses enfoncements dans les derniers replis du fourreau sont de plus en plus violents, le garçon se débat sous lui comme un chat qu'on écorche. Soudain, il donne de ses reins un coup plus fort qui cogne plus loin, le gosse hurle, foudroyé par la douleur, et il en sent l'anneau se resserrer brutalement sur la racine de son membre. Surpris, avant qu'il ne puisse comprendre, il part. Immobile, planté, droit comme un pieu, il jouit en longs jets qui vont tapisser tout au fond les organes qui ne voient jamais le jour...

Enfin, quand les derniers hoquets l'ont achevé, qu'il s'est vidé tout à fait, il se retire et il verse sur le côté, où il reste échoué comme une baleine, le long du gosse qui se déplie en gémissant.

Assommé par le plaisir, il reprend ses esprits petit à petit, il rouvre les yeux rêveusement ; son regard tombe sur la petite armoire en face de lui. Il repense à son sac de voyage qui y est enfermé, aux paquets de billets qui en tapissent le fond, que des coupures violettes, des 500 €. Cela fait des années qu'il les accumule. Mine de rien, il y en a un sérieux matelas, car il ne dépense quasiment rien ; il se constitue sa « retraite ». Et il ne veut surtout pas attendre d'être trop vieux pour en profiter, ou, pire, d'être placé en cabane et risquer de tout perdre. Il en a parlé à Cipriani, mais celui-ci ne veut rien entendre, il ne veut pas le lâcher. Il va donc falloir un jour qu'il « débauche » à l'irrégulière. Il attend seulement qu'une ouverture se présente. La différence avec un De Luca, c'est que lui ne volera pas son capo, il n'emportera que son fric.

Soudain, il entend crier le gamin qu'il continuait de caresser distraitement. Il comprend qu'il lui a passé la main sur le flanc, sur les cicatrices ! « Oh ! pardon », fait-il.

Il se redresse et examine les brûlures : « Je vais te soigner ça. Ça pourrait s'infecter. »

Il se rajuste. Il rattache le garçon par les poignets à la tête du lit, il récupère son arme, et il sort.

Benjamin se tord lentement sur lui-même à la recherche d'une position moins douloureuse, mais il n'y en a pas. Il se sent réduit à une loque. Il est nu, enchaîné, privé de visage. Il a condamné son père. Et maintenant, on s'est servi de lui comme d'une prostituée. Il n'est plus rien. Il voudrait disparaître.

Fouad revient avec de la Biafine. Il l'applique sur le flanc du garçon, puis sur son pied. Il y met une attention qui n'est pas si différente de celle qu'il a eue dans son rôle de bourreau.

Puis il s'allonge de nouveau à côté de lui, l'enlace, et recommence de le caresser, doucement, en prenant garde cette fois à ne pas le toucher là où il est blessé. Avec les doigts, au travers de la cagoule, il essaie de deviner son visage. Il a peur d'être déçu : peut-être est-il moche comme un cul ?

\*

Fouad est brusquement réveillé par son téléphone portable. Il se rend compte qu'il s'est assoupi ! Mais il n'y a pas de bobo, le gamin attaché ne risquait pas de s'envoler. Il décroche.

« Allô ?... »

– C'est moi », répond une voix neutre.

« Ouais ? »

– T'as toujours le colis avec toi ?

– Bien sûr.

– Bon. Tu me l'amènes à la villa.

– Maintenant ?

– Ouais. Je veux préparer une petite surprise... pour le gros paquet ! Je veux que, quand il arrivera, il voie son petit colis filer à la baille. Avant d'y aller lui-même. »

Il se fige. « Vous voulez mettre le... le petit colis dans...?! »

– Ouais. Maintenant, il risque que de nous causer des ennuis.

– Mais... c'est le fils de votre nièce ?...

– T'occupe pas de ça. Ma nièce, c'est moi qui gère. Et son fils, c'est juste un petit pédé. Il en est, ça se voit comme son nez sur sa figure. On n'a pas besoin de ça, dans la famille. Et puis, je vais te dire, mes bestioles, elles vont adorer croquer de la chochette : c'est

tendre !... » Il ricane. « Bon, arrête de discuter et grouille-toi d'arriver. »

Il hésite une fraction de seconde. « D'accord... J'arrive. » La communication est coupée.

Complètement éveillé, Fouad glisse lentement le téléphone dans sa poche tout en réfléchissant. Il ne se sent pas à l'aise.

Le garçon est pris de sanglots silencieux qui lui serrent la gorge, lui soulèvent la poitrine. « Que... Qu'allez-vous faire à mon père ?... »

Fouad tousse pour s'éclaircir la voix : « Tu verras bien. Le patron veut que je t'amène chez lui.

Le garçon reste un instant sans mot dire. Il articule, difficilement : « Est-ce que... » La voix s'éteint. « Est-ce qu'il va le mettre dans... dans sa piscine ? »

Fouad tressaille. « T'es au courant de ça, toi ?! » Il se reprend. « Ton père, il a voulu doubler le patron, je peux rien pour lui. Allez, viens, on y va. »

Il attrape la cagoule et la retire. « Plus besoin de ça. Ça évitera de te remettre dans une couvrante. »

Benjamin dévisage son ravisseur pour la première fois. Il ne ressemble pas du tout à ce qu'il imaginait : malgré sa carrure, son crâne de boxeur, il y a dans ses yeux bruns quelque chose de clair qui est presque doux.

Fouad, lui, s'est figé. Il découvre le garçon. Le visage pâli a été strié par les mailles de la cagoule, les yeux sont délavés de pleurs, les cheveux s'ébouriffent autour de la tête, les lèvres entrouvertes ont rosé d'avoir frotté sur la laine, et, avec tout cela, il est magnifique ; absolument magnifique. Il en reste confondu.

De son côté, Benjamin a la gorge serrée, car il a conscience des implications de ce qui vient de se passer. Si on lui a enlevé la cagoule, c'est qu'ils n'ont plus l'intention de le relâcher jamais et ne craignent donc pas qu'il les voie. Et il est probable qu'ils vont lui faire subir le même sort qu'à son père. L'horreur entre en lui à mesure qu'il se représente ce qui l'attend... Il murmure, comme pour conjurer la fatalité : « Vous allez... vous débarrasser de moi aussi, n'est-ce pas ? »

En l'entendant, Fouad sort de sa sidération. Il se rend compte seulement à cet instant qu'il s'est coupé ; le garçon est malin, en plus. Incrédule, il s'assoit à côté de lui, et il le contemple. C'est incroyable. Il est trop beau, trop bien foutu. Il est tellement différent de ceux qu'il possède ordinairement, quand il retourne faire un séjour à Casablanca, et qui ont la peau dorée, les reins cambrés, des petits culs bombés... Celui-ci est tout le contraire, il a la peau claire, des cheveux d'un brun légèrement cuivré, des yeux bleu sombre qui le regardent, le vrillent jusqu'au cœur. Son corps a la tournure, la ligne d'un lévrier. Il croit

n'en avoir jamais vu de pareil ; il est d'une beauté vénitienne ; il est divin – au sens des anciens Grecs. Pour la première fois, ils échangent un regard, et il ne parvient pas à s'en détacher.

Son esprit maintenant fonctionne à toute allure. Il n'a pas le choix : tant qu'il travaille pour Cipriani, il doit lui obéir et lui amener ce gosse, qui sera donc condamné à une mort effroyable. Mais, malgré toutes les atrocités auxquelles il a assisté, toutes celles qu'il a commises lui-même, l'idée le débecte profondément de voir un gamin aussi beau se faire déchiqueter par les mâchoires hideuses de ces monstres gris. Il essaie de se persuader que c'est seulement parce qu'il trouverait cela dommage, vraiment du gâchis, mais il sent bien qu'il n'est pas tout à fait honnête avec lui-même ; il y a autre chose.

Il se prend à rêver : et s'il le gardait pour lui, comme on recueille un chaton dans la rue, comme on l'emporte chez soi ? Ça fait un bail qu'il voulait se tailler ; c'est peut-être le moment ?... Cependant, s'il doit avoir Cipriani aux trousses, il ferait mieux au contraire de ne pas s'encombrer... Il est tiraillé entre le sensé, le rationnel, et le magnétisme que dégage le garçon, là, devant lui, à portée de sa main, de ce gosse fragile, nu, désarmé, qui sans lui est condamné à une fin abominable... Puis il repense qu'il lui faut être seul pour avoir une chance de s'en sortir, pour avoir les coudées franches... Mais la présence du garçon est bien trop forte, elle l'obnubile, il se perd dans ces yeux sombres qui règnent sur un visage parfait. Et il ne peut qu'assister à l'effondrement de son discernement, il découvre que cette aimantation est plus puissante que sa raison.

Benjamin devine obscurément que quelque chose se passe. Peut-être qu'une chance se présente ? Il n'ose pas laisser place à l'espoir qui l'effleure.

Fouad se redresse en inspirant profondément. Il a pris sa décision. Néanmoins, il se rend compte qu'il a les foies. Il va faire ce qu'il ne faut jamais faire : quitter Cosa Nostra, quitter un capo sans son aval. Et, en plus, il va se mettre un boulet au pied. Mais ce boulet, depuis une minute, il n'envisage plus de s'en séparer. Sa seule chance est de prendre Cipriani par surprise ; de prendre tout le monde de vitesse.

« Rhabelle-toi.

– Non... »

Il a entendu l'effroi dans la voix du garçon. « Fais ce que je te dis. T'inquiète pas : je te garde. »

Le garçon le dévisage, incrédule. « Comment ça ?

– On va aller en Espagne. Et ensuite on passera au Maroc. Dans la montagne, il viendra pas nous chercher.

– Et mon père ?



– Je peux plus rien pour lui. S’il a pas des insomnies cette nuit, s’il est encore dans son pieu demain matin, c’est comme s’il était déjà mort.

– Mais... ma mère...

– Elle, elle craint rien : elle est de la famille. Du moment qu’elle se tient à carreau... Mais, toi, il t’a traité de “pédé” : ça vaut condamnation. Il a décidé de te transformer en croquette pour ses poiscailles. Si tu tiens pas spécialement à en faire l’expérience, remets tes fringues, et vite. Chaque minute compte. »

Benjamin ne comprend pas exactement ce qu’il se passe, sauf qu’il se présente, peut-être, l’occasion d’échapper à la mort infernale que Cipriani lui destine. Il attrape son jean, en extirpe le boxer qui y est resté enfoncé, l’enfile ; il récupère son tee-shirt blanc, se glisse dedans, puis il passe son jean.

Le Marocain l’arrête en lui saisissant la cheville gauche. « Montre-moi ton pied. » Il se prête sans poser de question.

Fouad lui repasse sur la brûlure une double épaisseur de Biafine, puis il attrape une des chaussettes qu’il lui enfile. « C’est mieux que rien. Ça va te faire comme un pansement. » Il lui remet lui-même la seconde chaussette.

Puis il récupère les menottes. Il repousse assez rudement le gosse face à la cloison – ce n’est pas le moment de traîner –, lui ramène d’un coup les poignets dans le dos, et y referme les bracelets.

« Lève-toi. »

Le garçon roule sur les fesses, se redresse péniblement, puis il se met debout. Fouad lui enfile son pull, par-dessus les bras menottés.

\*

La nuit est tombée sur la mer épaisse, légèrement houleuse et, depuis le yacht, on distingue à peine les contours de la crique. Sur le pont encore brillant de la pluie qui l’a rincé, Fouad arrive, son sac de voyage à l’épaule, en poussant devant lui Benjamin qui avance en claudiquant, les manches de son pull flottant autour de lui.

Il dit à Rinaldo, qui est en train de fumer accoudé au bastingage : « Le patron a appelé. Il veut que je conduise le gamin à la villa. »

Rinaldo tique en voyant le garçon tête nue.

Fouad le rassure : « T’inquiète. De toute façon, il va prendre son bain. »

L’autre grimace : « Dans la... ?!

– Ouais.

– Bon, j’arrive.

– Non, pas la peine ; il risque pas de me filer entre les doigts. Et c’est mieux que tu sois là : fais plutôt le ménage dans la cabine. Si les

poulets s'invitaient, faudrait pas qu'il reste des traces du séjour de notre petit camarade.

– O.K... » grogne Rinaldo en jetant son mégot dans l'eau. Il n'est évidemment pas très jouasse, faire la femme de ménage n'a jamais été le plus bandant dans ce métier. « Tu prends ton sac ?

– Ouais. Cipriani veut que je reste là-bas, pour la nuit. Il aura peut-être besoin de monde pour cuisiner De Luca. »

Rinaldo sort une nouvelle cigarette et l'allume. Fermant un œil à cause de la fumée qui lui monte le long du visage, il ajoute : « Bon. Mais m'oublie pas : ici, sans canot, j'suis en carafe !

– T'inquiète. De toute façon, je t'appellerai pour te tenir au jus.

– O.K. À tout à l'heure. »

Fouad descend le premier dans le Chris-Craft amarré. Puis il tend les bras, attrape le garçon à bras-le-corps, et lui arrache un gémissement !... Il le dépose dans le canot en murmurant : « Excuse, j'avais oublié... »

Il détache l'amarre et démarre. Il jette un petit coup d'œil à Rinaldo qui continue de fumer sur le pont.

Il ne lâche pas un mot pendant la traversée. Il prend sur lui pour ne pas pousser le moteur qui gronde sourdement tandis que l'avant fend tranquillement l'eau houleuse de la mer.

Benjamin frissonne, frigorifié par la nuit glaciale, pénétré par l'humidité, taraudé par la douleur qui continue de l'élancer, sur le flanc, et surtout sous le pied, sans parler de son derrière défoncé. Un moment plus tard, il voit la côte qui s'approche, puis un port, puis un quai où les lucioles orange des réverbères scintillent. Se présentera-t-il une occasion de s'enfuir ? Mais, menotté, il sera rattrapé tout de suite. Et pour aller où ? Ce n'est pas sa mère qui pourrait le protéger.

Quand ils accostent, il est presque onze heures et, à cette époque de l'année, c'est désert ; on n'entend que les câbles qui claquent contre les mâts des voiliers de plaisance.

Fouad prend le garçon dans ses bras, comme on soulève une mariée pour la faire entrer dans la chambre nuptiale, et le dépose sur le ponton. Il grimpe à son tour, le prend par l'épaule, et l'entraîne rapidement. Benjamin ressemble à un manchot, mais dans la lumière contrastée des réverbères, même s'ils devaient croiser un passant attardé, on ne le remarquerait sans doute pas.

Quand il arrive au parking, dépassant la BMW, il s'arrête devant une vieille Dodge Charger des années 70. Il met son sac dans le coffre, puis il ouvre la porte avant droite. S'en servant comme d'un paravent au cas où quelqu'un surviendrait, il glisse les mains dans le dos du garçon, sous le pull, et lui retire les menottes.

« Assieds-toi », ordonne-t-il.

Le garçon se contorsionne sous son pull et renfile une manche après l'autre, avant de s'installer sur le large siège plat.

L'homme réutilise les menottes pour lui attacher la cheville droite à la glissière du siège.

« Et mets ta ceinture. »

Il referme la porte, fait le tour du capot. Il ôte son blouson, le jette sur la banquette arrière, s'installe derrière le volant, et retire son arme qu'il coince sous le siège. Il glisse les clés dans le contact et met en route.

La voiture, plate comme une grande galette, démarre avec la souplesse de ses huit cylindres, et se dirige en ronflant vers la sortie du parking.

Fouad jette un coup d'œil à son passager : il découvre que celui-ci est en train de l'observer. Il lui demande à mi-voix : « Qu'est-ce qu'y a ? »

Le garçon, d'une voix sourde, articule difficilement : « Vous... Vous allez quand même me conduire à... » Il ne peut finir.

« Chez Cipriani ?... Pourquoi tu demandes ça ? Je t'ai dit que non.

– Pourtant... vous avez dit à l'autre personne... »

Il hausse les épaules. « Fallait bien le lui faire croire pour qu'il rassure le patron quand il verra l'heure tourner et qu'il appellera... »

Il s'arrête à un feu rouge, devant un carrefour désert. « Tu vois, si je tourne à droite, c'est la route de la Corniche et dans une heure on y est, à la villa du patron ; à gauche, on rejoint l'autoroute vers Marseille et Montpellier. » Il regarde de nouveau le garçon dont le visage est illuminé en rouge par le feu. Il pose le poignet sur son épaule et lui caresse gentiment la joue entre le pouce et l'index, juste sous l'oreille. « T'as la peau incroyablement douce... Les requins vont rater un fameux dîner... »

Le visage du garçon devient vert.

La voiture repart, et elle tourne à gauche. Elle roule à une allure raisonnable. Bientôt elle sort des faubourgs.

Benjamin a la gorge sèche. Il n'arrive pas à se convaincre des bonnes intentions de cet homme qui, deux heures plus tôt, le torturait sans pitié. Dans le silence feutré du bourdonnement du moteur, il murmure : « Si c'est vrai que vous m'emmenez en Espagne, pourquoi est-ce que vous m'avez attaché ? »

Il voit que l'homme lui jette un coup d'œil étonné. « C'est pas parce qu'on adopte un chien qu'on lui met pas une laisse... Si je t'attachais pas, t'essaierais pas de t'enfuir et tout dégoïser aux flics ? »

Surpris à son tour, Benjamin réfléchit un instant. Il se rend compte qu'il n'a jamais pensé contacter la police. Avec l'éducation que son

*Un ange passe – Benjamin*

père lui a donnée, c'est une idée qui lui est étrangère. « Vous avez raison. Je devrais aller trouver les flics. Certainement qu'ils me protégeraient, au début... Mais combien de temps ?... J'aurais pas confiance. Je préfère encore tenter ma chance avec vous. »

L'homme ne répond pas. Mais il le sent lui poser une main sur le genou. Et il se laisse faire tandis qu'elle remonte, bute contre son avant-bras, tâtonne, trouve sa main, s'en saisit. L'homme croise ses doigts dans les siens, et les lui serre doucement.

« Moi, c'est Fouad... Comment c'est, déjà, ton petit nom ?

– Benjamin. »

# Cavale

Benjamin a posé la tête contre le montant de la portière. Cela fait une heure qu'ils roulent à bonne allure sur l'autoroute vers Montpellier. Au fil des kilomètres qui passent, petit à petit il se calme, il réfléchit, il pense à ce qu'il lui est arrivé. Il est ahuri de se retrouver là. En une soirée, il a été projeté dans une vie inconnue, et tout son univers s'est écroulé ; il n'est plus rien. C'est incroyable : le soir même, il devait dîner chez Annabelle ; maintenant, il ne sait seulement pas si Tadeusz est encore en vie. Tout cela à cause de son père. Il se rend compte à quel point ce type est abject, qui n'a pas hésité à les mettre en danger, sa mère et lui, à les abandonner, sans le moindre scrupule, juste pour se faire une place au soleil.

Il ne sait pas ce qu'il adviendra de lui les prochains jours, ni combien de temps il lui reste à vivre ; il dépend désormais totalement de cet homme qui a bien voulu l'emmener. Outre l'épouvantable séance pendant laquelle il l'a torturé, il conserve un très mauvais souvenir du moment où il en a été possédé, et il n'aimerait pas du tout recommencer. Pourtant, précisément, c'est bien ce qui va lui arriver : si cet homme le garde, c'est évidemment pour pouvoir le baiser de nouveau, chaque fois qu'il lui en viendra l'envie, et autant de fois qu'il le voudra. Mais sans doute est-ce toujours mieux que de finir dans la gueule d'un requin.

Il s'aperçoit qu'il ne doit d'être en vie, à cet instant, qu'au désir d'un homme pour lui. Et, tout à coup, il découvre ce que ce désir a de rassurant : c'est une bouée à laquelle il peut se raccrocher, un socle sur lequel fonder un petit espoir de survie ; un espoir bien fragile mais, en tout cas, c'est le seul, son unique chance.

C'est sans doute, pense-t-il, un désir similaire à celui que Tadeusz avait pour lui. Et il doit bien admettre qu'il a ressenti du plaisir à ce que le jeune homme lui a fait. Mais ce n'était que mécanique ; il n'aurait certainement pas eu envie d'entrer dans son lit...

Il jette un coup d'œil à son conducteur. Le Marocain a le regard rivé sur la route. Il a un beau profil, la tête rasée, le nez un peu fort,

des lèvres épaisses plutôt sensuelles ; dans la chemise noire, on devine des biceps respectables d'où émane une impression de force. Aurait-il envie « d'entrer dans son lit » ? Pas plus que dans celui de Tadeusz... Il ne peut nier cependant qu'il émane de lui quelque chose d'apaisant, de rassérénant ; et même qu'il ne le trouve pas déplaisant.

Qu'est-ce qui fait qu'on est « pédé » ou pas ? À quel moment est-on considéré comme tel ? Est-ce que par hasard lui-même « en est », comme Cipriani le prétend ? Est-il possible qu'un jour il aimera se faire violer comme il l'a été tout à l'heure ?...

Fouad entend soudain sonner son téléphone portable. Il le sort, l'examine, et le repose sur la console entre les sièges. Il le laisse sonner jusqu'à ce que le répondeur prenne le relais. Quelques instants plus tard, deux bips signalent la présence d'un message.

Il regarde sa montre : « C'est l'heure à laquelle on aurait dû arriver à la villa. Encore dix minutes, et il va appeler le bateau pour savoir à quelle heure on est partis. Comme Rinaldo est coincé, il va envoyer quelqu'un au port voir ce qui se passe, mais il leur faudra une bonne heure pour y aller. Là, ils vont s'apercevoir que ma bagnole y est plus ; je pouvais pas prendre la BM, les papiers sont pas à mon nom. Mais c'est pas grave, à ce moment, on sera loin. »

Puis, conduisant d'une main, il compose un numéro. Il écoute patiemment la sonnerie. « Karim ? »

Benjamin est surpris de l'entendre tout à coup parler en arabe. Mais évidemment, un Marocain, ça parle arabe. Les échanges semblent amicaux, c'est tout ce qu'il peut capter de la conversation.

De voir Fouad au téléphone, il se rend compte que le monde d'avant est encore accessible. Il a soudain envie de parler à sa mère. C'est seulement à ce moment qu'il s'aperçoit qu'il n'a plus son portable.

Quand l'homme raccroche, il lui demande : « Est-ce que je pourrais l'utiliser ?... Je voudrais appeler ma mère pour lui dire que je vais bien. »

Fouad n'aime pas trop cela. Il limite au maximum l'utilisation de son téléphone, il n'y a pas que les flics qui ont les moyens de le mettre sur écoute. Il dévisage le garçon non sans quelque suspicion. « Non. Pas d'appel. Mais je veux bien que tu lui envoies un SMS. Attention : tu lui dis ni avec qui tu es, ni où tu vas. Et tu me le montres avant de l'envoyer. O.K. ? Sinon, je te préviens, le deal est rompu : je te laisse au bord de la route, la gorge ouverte – tu seras plus à l'aise pour respirer... T'as bien pigé ? »

Benjamin frissonne. Cette menace lui rappelle qu'il est en compagnie d'un tueur ; et, en même temps, il a l'impression d'être sermonné comme un petit enfant. Malgré lui, un sourire lui échappe ; il hoche la tête.

## *Un ange passe – Benjamin*

Il prend le téléphone, ouvre la messagerie, tape le numéro de sa mère. Il se doute qu'Annabelle a dû la prévenir, et qu'elle est aux cent coups à présent. Il écrit son texte.

*Maman, c'est Benjamin. Je vais bien. Je vais quelque part me mettre – il hésite – à l'abri. Tu peux pas me joindre pour le moment. Je t'appellerai dès que possible. Il faut absolument que tu te mettes toi-même à l'abri. Tout de suite ! N'attends pas ! Je t'embrasse. Je t'aime. Ton Minou.*

Il signe du surnom dont elle usait quand il était petit pour qu'elle sache que c'est bien lui. Avec les larmes qu'il a dans les yeux, il a du mal à se relire. Il rend le téléphone à Fouad. Il a l'impression d'avoir dit adieu à sa mère.

\*

La Dodge s'engage sur une aire de repos où elle s'arrête, loin des quelques camions qui sont garés là.

Ces derniers échanges sur son téléphone ont rappelé à Fouad de s'en débarrasser. Il aurait dû le faire plus tôt. Il le démonte grossièrement et le démantibule autant qu'il peut. Puis il sort de la voiture, et il va en disperser les morceaux dans plusieurs poubelles différentes.

Quand il revient, il ouvre la portière passager. Il demande : « Tu veux dormir ? Tu dois être crevé. » Et sans attendre de réponse, il baisse le siège à demi pour le transformer en couchette.

Puis il va chercher dans le coffre une couverture marocaine rouge, à motifs noirs et gris et, défaisant la ceinture de sécurité, il l'étend sur le garçon ; seule sa cheville droite dépasse, avec la fine chaussette claire cerclée de fer. Il hésite un instant, puis il sort ses clés et ouvre les menottes. Il lui retire ensuite les chaussures – tout de même une petite sécurité au cas où il aurait en tête de lui faire une mauvaise surprise. Le garçon ramène douillettement le pied sous la couverture, et il s'y love comme un chat dans son panier. Il lui remet la ceinture. Il a l'impression de prendre soin de lui comme de son enfant...

Il met les chaussures dans le coffre, et il retourne s'asseoir derrière le volant. Il prend dans son blouson un tube d'aspirine, il y plonge le doigt, et il trouve au fond un peu de poudre blanche qu'il se fourre dans le nez. Puis il redémarre.

La voiture file comme un frisbee sur l'asphalte désert.

\*

Fouad pisse dans l'herbe. Il n'est pas allé dans les toilettes de l'aire de repos, il préfère garder un œil sur le garçon. Puis il se rajuste et retourne vers la voiture en regardant l'heure à sa montre : 4 heures

dix. Il reprend à l'arrière le tube dans son blouson, et il s'en remet un peu dans les narines. Ça lui fait du bien, la fatigue disparaît.

Quand il se rassoit derrière le volant, il jette un coup d'œil au garçon tourné vers lui et dont seuls les yeux fermés dépassent de la couverture rouge. L'excitation remonte en lui, et il se penche sur sa tête abandonnée dans le sommeil. Il n'y a pas de lune, il le voit à peine, mais il le contemple tout de même, jusqu'à ce que celui-ci sente sa présence et se réveille d'un coup.

« Ça y est, on est en Espagne », chuchote-t-il. « Et personne ne sait qu'on est là. »

Il l'observe avec une sorte de tendresse dont lui-même s'étonne. Puis, il se laisse aller à lui caresser les cheveux. Ils sont si doux, ils lui glissent entre les doigts, ils sont tellement délicieux que ça le fait bander. Ce qu'il fait là n'est pas raisonnable, il devrait se préoccuper en priorité de mettre le plus de kilomètres possible entre eux et ceux qui, inévitablement à cette heure, ont dû se lancer à leurs trousses. Mais c'est plus fort que lui, il veut profiter un peu du gamin.

Il descend son propre dossier et s'allonge à côté de lui. Il retourne le bord de la couverture, et il lui caresse la joue, puis le cou, en s'enfonçant doucement sous le col du pull, en remontant vers la nuque. Le garçon est abandonné, chaud, tendre comme un pain. Il est heureux d'avoir pris la décision de l'emmener ; il a l'impression d'avoir un second trésor avec lui. Il défait la ceinture de sécurité, écarte la couverture. Sa caresse se poursuit en vagabondant sur l'épaule, le bras et, comme le garçon est allongé sur le côté gauche, il peut sans craindre de lui faire mal s'enfoncer le long de son flanc.

Il vient sur la taille, se glisse sous le pull et s'y promène à loisir, remontant sur le ventre, sur la poitrine, par-dessus le tee-shirt tiède qui moule les aplats de ce corps uni. Le gosse ne bronche toujours pas. Puis il ressort, descend sur la hanche, se pose sur la braguette. Il est surpris d'y trouver une forme consistante. Et dès qu'il joue avec, dès qu'il la fait rouler, qu'il la palpe, il la sent qui se renfle de l'intérieur, qui se redresse et se raidit ! Il n'est donc pas insensible à ses avances ? Il a de la joie à cette découverte.

Il murmure : « Mais tu bandes, petite crapule ? »

Le garçon ne dit rien, il a refermé les yeux.

Il lui déboucle la ceinture. Puis il le défait, lentement, et il adore la sensation des boutons qui cèdent les uns après les autres. Il glisse la main dans la brèche qu'il a ouverte, et il trouve la jeune pine qui est relevée dans le boxer. Mais elle se défend contre la pression de ses doigts en roulant dans le tissu de coton, doux et légèrement élastique, comme un petit mulot emprisonné. Sous ses sollicitations, elle grossit encore et se tourne sur le côté, plaquée à l'horizontale, le long de la



ceinture du caleçon. Il se promène un long moment sur cette grosseur, et il la sent gonfler encore, se durcir.

Il se recroqueville pour avoir la tête à la hauteur des hanches du garçon, et il embrasse la bosse qui palpète là. Il en lèche l'extrémité, au point que le tissu se mouille, enveloppant toujours plus étroitement le gland qui est maintenant bien tendu. Il l'attrape entre les dents, lui fait sentir au travers du coton la pointe de ses incisives, le mordille, le suçote alternativement, et il entend le garçon qui laisse sortir de sa bouche entrouverte une respiration plus marquée.

Il glisse le bout des doigts sous l'élastique du boxer, va sur l'une et l'autre hanches, de chaque côté, et il le retourne ce qu'il faut pour découvrir la pine, en le laissant sur la racine des bourses. Il recommence de lécher le gland, à nu cette fois, et il s'aperçoit qu'il est mouillé à l'extrémité, non seulement de sa propre salive, mais aussi de ce jus filant qui montre bien que le garçon n'est pas moins excité que lui. Il le lèche longuement sur la pointe, et le gosse bande de plus en plus.

Il le prend dans sa bouche en le décalottant délicatement, puis il l'aspire et le suce activement, arrondissant ses lèvres jusqu'à la base de la hampe, remontant jusqu'au bout du gland, titillant avec la langue le petit méat entrouvert. Sa main repousse les vêtements d'un côté à mi-poitrine, de l'autre jusqu'aux genoux et, tout en continuant à l'avaler profondément, il lui caresse le ventre et la hanche, les cuisses, les fesses ; il redécouvre combien sa peau est douce.

Benjamin, sans défense, à peine sorti d'un demi-sommeil, s'est fait surprendre. Il n'a pas eu le temps de se demander s'il voulait ou non, si ça lui plaisait ou non, il a reçu les caresses comme elles venaient. Mais depuis que l'homme l'a pris en bouche, c'est une vive jouissance qui monte en lui, encore bien supérieure à celle que Tadeusz lui a donnée, plus intense, plus extraordinaire. Dans la confusion où il est plongé, il se rend compte tout de même que c'est la bouche d'un homme qui lui donne ce plaisir, et qu'il n'en aurait pas davantage si c'était celle d'une fille. Il pense alors que si pour survivre il lui suffit de devenir pédé, il deviendra pédé ; ce n'est pas si terrible, apparemment.

Fouad lui enfonce une main dans le fond du caleçon pour l'écartier, lui met l'autre aux testicules et, tout en les pétrissant, il accélère sa succion. Le garçon se tend, soudain muet, la bouche grand ouverte, la tête renversée. Quand il sent la vibration lui monter dans les reins, se précipiter vers son sommet, il se retire d'un coup, et il le laisse éjaculer dans la pénombre deux beaux jets de semence que, le finissant à la main, il lui dirige sur le nombril.

Puis, alors qu'il est retombé, assommé, essoufflé, il joue du bout des doigts à lui étaler le sperme sur le ventre. Il devine dans

l'obscurité les lignes splendides de ce corps échoué, et, démangé par sa propre érection, il meurt d'envie de le reprendre. Mais cette fois la raison a le dessus. Il l'abandonne en se contentant de lui déposer un léger baiser sur les lèvres. Le garçon frissonne.

« Je te devais bien cela, tout de même... J'aurais pu trouver un coin plus romantique pour te vider les couilles, mais j'avais pas le temps de choisir. »

Il lui rabat le tee-shirt et le pull sur son ventre mouillé, remet la couverture, rattache la ceinture. Puis, après avoir remonté son propre siège, il redémarre. Tandis qu'il sort de l'aire de repos, il se passe sous le nez les doigts que le garçon lui a délicieusement parfumés.

\*

Sur l'aire de la station-service, la grosse Dodge roule en tanguant dans un caniveau et vient se garer devant une cafétéria. Le jour se lève à peine, il fait gris, froid, venteux.

Benjamin rajuste son pantalon et remet ses chaussures que le Marocain vient de lui rapporter. Dès qu'il sort de voiture, il se met à grelotter de froid et de fatigue. Pendant le trajet, il n'a dormi que quelques heures, et mal, d'un sommeil superficiel. Il avance en claudiquant légèrement, car le pied l'élance toujours.

À l'intérieur de la cafétéria, les murs et les tables semblent couverts par un voile terne et triste. Mais il fait bon, et ça sent le café et le beurre des croissants chauds. Les quelques clients, des routiers, parlent en espagnol et ne font pas attention à ce père et son fils qui entrent. Ils s'approchent du comptoir et remplissent leurs plateaux.

Fouad paye, puis il va s'installer non loin de la baie vitrée, d'où il peut surveiller la voiture et les allers et venues, et le garçon s'assied en face de lui. Il vient de dépasser Valence, il a déjà fait presque un millier de kilomètres, mais il est toujours sur ses gardes : sur cette voie principale, pratiquement unique, qui mène de la côte au sud de l'Espagne, la Dodge est vraiment très repérable. Il faudra qu'il s'en débarrasse dès que possible.

Benjamin mange ses croissants lentement. Il se demande comment cet homme arrive à conduire sans interruption. Il relève les yeux et le surprend à l'observer ; il se sent rougir, gêné de l'attention dont il est l'objet.

Quand ils ont fini, il murmure : « Faut que j'aille aux toilettes... »

L'homme grogne que lui aussi. Ils se lèvent, ramassent leurs plateaux et vont les vider. Puis ils se dirigent vers le fond de la salle.

Les lavabos sont déserts. L'homme se plante devant un urinoir, mais Benjamin préfère s'enfermer dans un cabinet. En entrant, machinalement, il jette un coup d'œil au vasistas.

C'est son premier moment d'isolement depuis qu'on l'a enlevé. Il a les mains qui tremblent quand il dégrafe sa ceinture, qu'il se déboutonne. Il baisse ses culottes sur les genoux et s'assoit. Pendant que son urine jaillit dans la cuvette, il soulève délicatement son pull ; son tee-shirt lui colle au ventre à cause du sperme séché. Avec appréhension, il examine les cicatrices sur son flanc : elles ne sont pas belles à voir, et, quand ses vêtements les frôlent, elles lui font mal.

Il repense à sa mère. A-t-elle eu le message qu'il lui a envoyé ? Ils ont déjà dû venir l'interroger. Mais, c'est sûr, à elle son père n'a certainement jamais parlé de Bolzano... Elle doit être folle d'inquiétude. À cause de son ex-mari en cavale, son fils se trouve kidnappé !... Il est pris brusquement d'un sanglot, et il se met à pleurer. À ce moment, son derrière s'entrouvre et lâche un gaz indiscret. Tout lui sort de partout ; il n'en peut plus. Il laisse les larmes lui couler silencieusement sur les joues. Il se vide. Quand un étron traverse son anus et pointe hors de lui, il repense au phallus de l'homme qui est entré là. Il se sent misérable.

Il se frotte les yeux du revers des mains. Il prend du papier et se mouche, puis il s'essuie entre les fesses. Il se lève, se rajuste. Il tire la chasse, déverrouille le cabinet et pousse le battant, sans un regard au vasistas ; il sait bien qu'il n'aurait pas la force de se débrouiller seul.

De l'autre côté, l'homme l'attend. Il va cependant aux lavabos se laver les mains. Il s'asperge le visage, mais il ne parvient pas à effacer ses yeux rougis.

Fouad l'examine. Il le voit à la fois de dos et, par le truchement de la glace, de face. Il regarde les cheveux, d'un brun roux, lisses, qui tombent droit – sa main en connaît la douceur, son nez, le parfum. Il observe le dos étroit enveloppé dans le pull en laine claire, unie, les jambes tendues dans le jean. Il voit aussi ce visage que la fatigue et l'anxiété rendent encore plus fragile, et il se sent pétrifié par cette beauté froissée. Il a envie de le prendre dans ses bras, mais, étrangement, il n'ose pas.

Le garçon relève les bras pour rabattre ses cheveux en arrière, et tout à coup il fait une grimace – sans doute la blessure sous l'aisselle. Cette crispation lui retire brièvement un peu de sa beauté, le rend soudain plus humain, plus accessible. Sur une impulsion, sans l'avoir prémédité, Fouad s'avance et, le prenant tendrement par les épaules, il le serre doucement contre lui, comme pour le consoler, en évitant toutefois de le regarder dans la glace. Il l'embrasse légèrement dans le cou, derrière l'oreille ; le garçon ne se dérobe pas.

Mais quelque chose l'étouffe, le prend à la gorge. Pour s'en débarrasser, il le saisit brusquement et le fait pivoter sur lui-même. Le garçon se retrouve adossé au lavabo, à demi renversé dans ses bras. Sans ré-

fléchir, il se penche sur lui et, tout en lui retenant la nuque d'une main, il l'embrasse.

Benjamin tressaille, surpris. Il hésite une seconde, puis il s'abandonne, il ferme les yeux. Il se laisse soutenir dans les bras de l'homme, et sa bouche s'entrouvre sous l'insistance des lèvres qui le pressent.

En le sentant qui se relâche sous lui, Fouad brusquement se met à bander. Il le serre plus étroitement, il le tient par l'occiput et par les reins, et d'un coup il lui enfonce la langue. Il le sent réagir d'un bref sursaut à son intrusion.

Benjamin se raccroche des deux mains au lavabo derrière lui. La surprise passée, il tente de se détendre. C'est la première fois qu'il se fait embrasser par un homme, et il a l'impression d'être envahi. La sensation, étonnamment puissante, le surprend. Pourtant, s'il s'est fait défoncer le derrière par sa bite, il ne devrait pas s'émouvoir de sa langue entrée en lui ?... Ce qui le trouble le plus, ce sont peut-être les bras qui le tiennent étroitement, par la nuque et par le dos, comme dans un berceau. Ils ont quelque chose de protecteur, ils ne lui laissent rien, aucune liberté, sauf celle des tressaillements qui le parcourent au plus profond de lui.

Fouad le fouille longuement, passionnément, et il lui ébouriffe les cheveux en remontant sur la tête, il lui chiffonne le pull dans le dos, puis il revient lui manger les lèvres, avant de se renfoncer en lui. Il sent que le garçon ne se refuse pas, qu'il est abandonné dans ses bras, et il en est heureux.

Mais quelqu'un peut entrer à tout instant ; il se force à le relâcher... Quand ils se séparent, il ne s'écarte que progressivement, il laisse courir le bout de ses doigts sur la poitrine du garçon, il remonte sur le bord de son col retourné, sur son menton, avant de venir frôler de la pointe du majeur les lèvres roses et fines, brillantes, qui tremblent encore légèrement. Cependant, quand il croise son regard, il se détourne.

Un peu plus tard, Benjamin remonte en voiture. Il frissonne car elle s'est déjà refroidie. Le Marocain pousse le chauffage.

« Attache ta ceinture », dit-il seulement.

Peu après, bercé par la chaleur, la digestion, la douceur que répand la vacuité de ses intestins, et aussi le souvenir étonnamment présent du baiser dans les toilettes, il laisse rouler sa tête contre le montant de la porte, et, de nouveau, il s'abandonne.

\*

Ils ont roulé toute la journée, et ce n'est qu'à la nuit tombante qu'ils sont arrivés à Algésiras. Fouad a commencé par aller voir un

ami qui leur fera de nouveaux passeports, pour Benjamin, mais aussi pour lui : ainsi ils ne laisseront aucune trace en passant la frontière. Les documents seront prêts dès le lendemain. Fouad a ricané en disant que c'est plus rapide que l'administration française ! Puis ils sont partis vers les faubourgs de la ville.

La Dodge avance doucement car elle occupe presque toute la largeur de la petite route éclairée de quelques réverbères espacés. Des maisons basses, souvent sans étage, sont disséminées de chaque côté. Alors qu'il n'est que huit heures du soir, il n'y a pas un chat dehors.

Fouad tourne dans une rue. « *Camino Viejo a Cádiz*. C'est ici. » La fatigue transparaît dans sa voix.

Tandis que la voiture s'arrête devant un petit bâtiment, Benjamin regarde l'enseigne, au-dessus d'une porte cochère au rideau de fer baissé : *GARAJE TALLER KARIM*.

Fouad se gare comme il peut, en face, sur le bord d'un terrain vague où se trouvent une douzaine de véhicules en attente de réparation. Ils descendent de voiture. L'air est froid, piquant. Benjamin, abruti par le voyage, suit Fouad qui, son sac à l'épaule, se dirige vers une villa d'allure modeste attenante au garage. Il sonne à la porte.

Pendant qu'ils patientent, Benjamin regarde autour de lui. Le voici maintenant qui se trouve aux confins de l'Espagne ! Il a du mal à se persuader de la réalité de ce qu'il vit.

La porte s'ouvre, et il est ébloui par la lumière.

« Entrez ! entrez !... » Il sent tout de suite que la voix est chaleureuse.

Il s'avance derrière Fouad. Dans le hall, il découvre leur hôte : un Marocain de trente ans, mince comme un clou, mais avec des bras finement musclés qui sortent de son tee-shirt. Les yeux sont enfoncés dans les orbites, brillants. Fouad le prend par la nuque et l'étreint affectueusement contre lui pendant un long moment. Soudain, Benjamin se demande quelle peut être exactement la nature de la relation entre ces deux hommes qui ont une dizaine d'années de différence. Il a bien été prévenu que Karim ne connaît que très vaguement en quoi consistent les activités de Fouad.

« On te dérange pas trop ?... »

– Au contraire ! au contraire ! Avec plaisir ! » Il se tourne vers Benjamin.

Fouad lui dit : « C'est Benjamin... Je l'ai rencontré il y a... très peu de temps... Depuis, on fait la route ensemble ! »

– Ah ? » Karim ne pose pas davantage de questions.

Puis Fouad se tourne vers Benjamin : « C'est Karim, dont je t'ai parlé... »

Benjamin prend la main que l'homme lui tend.

« Bienvenue, Benjamin ! » Il sent sur lui un regard qui le dévisage avec une sorte d'étonnement admiratif.

« Venez déposer vos affaires. Je vous ai mis ici, au rez-de-chaussée, il y a une douche, vous serez chez vous. »

Karim les ramène dans le hall près de l'entrée, et il pousse une porte. Ils entrent dans une chambre plutôt spacieuse, propre et agréable. Devant eux, se trouve un lit unique, un lit double ; à gauche, deux petits fauteuils avec une table basse sont disposés devant la fenêtre fermée par des persiennes ; au fond, une autre porte mène à la salle de bains.

Fouad dépose son sac. « Karim, est-ce que je peux rentrer la voiture ? Je voudrais pas qu'elle reste dehors.

– Bien sûr ! On va la mettre dans la cour, derrière. Dans le garage, elle est trop grosse, j'ai pas la place... »

Pendant que Fouad ressort avec Karim, Benjamin s'assoit en se laissant tomber sur le lit. L'endroit est simple, confortable, presque rassurant. Il n'a pas l'impression que les hommes de Cipriani pourraient les découvrir ici, perdus dans ces faubourgs, au fin fond de l'Andalousie.

\*

Après un dîner copieux et savoureusement épicé, Benjamin se sent mieux. Il a été cependant durant le repas un peu troublé de se retrouver dans cet univers exclusivement masculin, lui qui a vécu depuis des années en tête-à-tête avec sa mère. Au fil de la conversation, il a compris que Fouad connaît Karim depuis longtemps, qu'il l'a rencontré alors que celui-ci était encore adolescent. Et, aux regards de Karim, il a deviné qu'il se posait des questions similaires sur la façon dont lui-même a rencontré Fouad, lequel est resté très vague sur le sujet.

En retournant dans la chambre, le Marocain lui lance : « Allez, déshabille-toi, on va prendre une douche avant de se coucher. »

Cette perspective ne convient pas bien à Benjamin que la fatigue et la digestion ont assommé, mais le ton assez directif de son protecteur ne lui laisse pas vraiment le choix. Il ne peut cependant à la fois attendre une aide de Fouad, compter sur son caractère fort, volontaire, et lui demander d'avoir des manières délicates... Il le regarde qui quitte lui-même ses vêtements, puis il se décide, attrape son pull par le bas et le tire hors de la tête.

Tout en achevant de se déshabiller, Fouad observe le garçon assis sur le bord du lit qui délace ses chaussures, qui se relève, dégrafe sa ceinture, se déboutonne... Bien qu'il paraisse dans un piteux état, il ne se lasse pas de le contempler. Le jean glisse le long des jambes, et il remarque que le garçon tremble légèrement.

Il lui demande : « Montre-moi comment va ton pied... »

Le garçon se rassied et enlève ses chaussettes, dont la gauche est toute maculée de jaune au bout.

Il s'accroupit devant lui et attrape son talon pour lui soulever et lui examiner le pied. « Ça va mieux, mais il va falloir que je te remette de la pommade. On en achètera demain. Et ton bide ? »

Le garçon retire son tee-shirt.

Fouad s'assied à côté de lui, et il lui tient le bras en l'air pour lui examiner le flanc. Il fait avec une grimace : « Ouais, pareil ici. » Il lui passe la main derrière les épaules, lui caresse le dos à peine, familièrement, comme on encourage un camarade. Il hésite ; il voudrait l'embrasser ; mais il ne le fait pas. Au contraire, il se lève.

« Viens. »

Il conduit le garçon dans le cabinet de toilette. Pendant qu'il ouvre l'eau dans la douche et règle la température, Benjamin fait glisser le boxer le long de ses jambes, le retire, et le dépose sur le bord du lavabo.

Il le fait entrer sous le jet. Aussitôt les cheveux sont collés sur la tête et transformés en un casque brillant. De ses grandes mains qui soudain lui paraissent très brunes sur cette peau claire, il accompagne l'eau sur tout son corps, en évitant soigneusement les zones blessées. Il prend un flacon orange de shampoing-gel qui est dans le coin de la cabine de douche, il lui en verse sur le crâne, et il le masse pour le faire mousser. De longues draperies de dentelles blanches lui coulent sur le visage et voilent cette beauté qui l'impressionne. Mais au travers de cette résille apparaissent encore les paupières fermées, le nez, les lèvres, les lignes du menton et du cou... Il reprend la bouteille et lui en met sur la poitrine, sur le dos, il étale le savon liquide sur tout le corps. Le garçon mousse sous ses doigts, il devient fluide et glissant comme une truite. Il le frotte partout, dans le cou, le long des bras, dans son petit nombril, tout autour de son sexe, en suivant les aines, dans la raie des fesses, derrière les genoux, et jusqu'entre les doigts de pied, en évitant la partie blessée. Il s'est mis à bander, et le garçon aussi, mais à demi seulement, ramolli par ce massage et par l'eau chaude qui continue de lui ruisseler dessus.

Tout à coup, il n'y tient plus : il l'attrape par le bras et, fébrilement, il le retourne vers le mur. Il pèse sur ses épaules pour le courber en avant, et il le saisit par les hanches.

Benjamin se raccroche aux robinets, tandis qu'il sent un doigt lui ouvrir l'anus. Très vite, la tête du phallus se présente à la suite. Il ne s'y attendait pas, il ne voudrait pas, il n'a pas envie, toutefois, c'est comme ça. C'est encore un déchirement quand il est pénétré, mais il semble que rien ne peut s'opposer à l'énergie de cet homme. Lorsque, au milieu de l'eau qui rejaillit partout et dégouline sur son corps, il l'a

tout entier à l'intérieur de lui, transpercé, défoncé, criant, suppliant, il a soudain l'impression que cette force le porte, qu'elle s'implante en lui, lui transmet sa puissance, le protège.

\*

Dans la chambre, le plafonnier est éteint, et les lampes de chevet ménagent une pénombre apaisante. Le garçon est sur le lit, couché sur le dos, torse nu, couvert jusqu'à mi-ventre par un simple drap, il a croisé les mains derrière la tête et fermé les paupières. Il a été lavé, rincé, essuyé, ses cheveux ont commencé de sécher, de reprendre du volume, et ils paraissent déjà moins sombres.

En entendant la porte du cabinet de toilette, Benjamin rouvre les yeux. Il voit le Marocain entrer, nu de la tête aux pieds, et il pense qu'il aurait pu au moins se mettre une serviette autour des reins. Mais il ne peut s'empêcher d'admirer ce grand corps, puissant, avec sa peau mate qui à cet instant est satinée par le souvenir de l'eau. Le sexe est brun, entouré à sa base d'un buisson sombre, mais restreint, et bien qu'au repos il est épais et long. Sans vouloir y réfléchir trop précisément, il pense que cet organe est entré en lui, plusieurs fois. Il prend conscience aussi qu'il est circoncis, et il se demande s'il n'est pas irrité en frottant dans les vêtements ; à l'idée de mettre un slip par-dessus son gland décalotté, il a mal... Il remarque que l'homme était sur le point de lui dire quelque chose, mais qu'il se trouble en le découvrant, comme s'il avait oublié qu'il était là.

Il baisse les yeux, cherche ses mots, puis il fait, détournant la tête : « Ouais... je vais faire une petite lessive... Passe-moi ton calecif et tes socks, ton tee-shirt, je vais te les faire en même temps. »

Puis il avise les habits sur un fauteuil et sans attendre il s'en empare lui-même.

Dans la salle de bain, Fouad remplit le lavabo d'eau chaude et y plonge le linge du garçon avec le sien. Il le frotte soigneusement avec une savonnette que Karim a mise à leur disposition et qui porte la marque d'un hôtel. Il est troublé lorsqu'il retourne le boxer anthracite, qu'il en astique l'entrejambe, et une mollesse inhabituelle l'envahit quand il presse le tee-shirt trempé entre ses mains, quand il retourne les chaussettes pour les laver à l'intérieur. Un peu honteusement, il se sent comme une mère qui prend soin de son petit, comme une femme qui s'occupe des affaires de son amant... Il rince le tout, plusieurs fois, puis il le tord.

Benjamin, fourbu, rompu se laisse partir dans un demi-sommeil, accompagné par les bruits d'eau provenant de la salle de bains comme d'un lointain indécis. Dans cette chambre anonyme, il se sent presque bien ; à l'abri. Personne ne viendra les trouver là. Les brûlures com-



mentent à lui faire un peu moins mal, il a de nouveau le derrière défoncé, mais il s'y habitue, la douche lui a fait beaucoup de bien, et c'est agréable de s'enfoncer dans le sommeil, entièrement nu.

Fouad revient dans la chambre et met le linge à sécher sur le radiateur. Le garçon n'a pas bougé, il a toujours les mains derrière la nuque, et il garde les yeux fermés comme s'il dormait ; la pénombre le réduit à une silhouette. Il hésite, puis il s'approche silencieusement, il monte sur la partie libre du lit et s'allonge tout doucement, à côté de lui ; il s'appuie sur un coude pour le contempler. Ce torse coupé à la taille par le trait net du drap est d'une beauté incroyable ; la vallée du ventre est délicatement creusée, elle se soulève à peine, régulièrement ; la respiration dans la poitrine est imperceptible.

Après un long moment, Fouad se décide, tend la main et, du bout de son majeur, il effleure un téton. Il le sollicite avec un petit mouvement, toujours remontant, qui vient de l'aréole et va buter sur la pointe, laquelle se redresse et devient chaque fois un peu plus dure. Il descend, frôle le plexus, touche le nombril, survole le pubis qui frémit à cette ébauche de contact. Délicatement, il saisit le drap, et il le retourne en travers des cuisses. Puis il suit du bout des doigts la courbe de la verge au repos, il en effleure les lignes avec respect, enfin il s'arrête sur le bout du prépuce. Il le touche à peine, et le garçon est parcouru par un bref frisson ; le membre se réveille. Il lui prend alors le gland entre le pouce et l'index, et le branle avec un mouvement en avant et en arrière très lent. Il n'a pas l'habitude des non-circoncis, il ne sait pas très bien comment s'y prendre, mais il découvre vite comment cette peau, fine et élastique, peut caresser doucement le fruit qu'elle enveloppe.

Benjamin rouvre les yeux. Il s'est fait surprendre par cette sensation, et il doit reconnaître qu'elle est délicieuse. Déjà son organe progressivement se redresse, s'allonge, grossit, se tend vers le plafond, et enfin se retourne, droit sur son ventre. Il s'étonne qu'un mouvement aussi lent réussisse aussi bien, lui qui agite toujours follement sa main crispée pour se faire partir. Il se mord la lèvre pour ne pas gémir, humilié de découvrir à quel point il est faible, combien il est facile de le manipuler.

Fouad a envie de voir son jeune dieu jouir encore une fois. Tout à l'heure, il l'a pris assez brutalement parce que l'eau avait éteint son rayonnement, sa lumière ; mais à présent que la beauté l'enveloppe de nouveau, le protège comme d'une armure, il voudrait l'honorer. Il se redresse. Il allonge le bras d'un côté puis de l'autre pour éteindre les deux lampes de chevet, il se lève, et il va lentement se poster au pied du lit.

Benjamin scrute dans l'obscurité la grande ombre debout devant lui, à peine détournée par la lueur d'un orange verdâtre qui vient d'un

réverbère, de l'autre côté de la rue, et passe sous les persiennes face à lui.

Fouad achève de retirer le drap, et il le laisse tomber par terre. Il ouvre les jambes du garçon. Il s'agenouille sur le lit, entre ses pieds, et il lui pose les deux mains sur les hanches. Il les glisse dessous, lui attrape les fesses, et, se penchant vers la verge tendue, de la pointe de la langue il titille le petit creux, au cœur de la peau protectrice, qui n'est qu'à peine écartée encore.

Benjamin tressaille. Il retrouve cette sensation délicate, légère et forte en même temps, qu'il a connue lorsque Fouad l'a sucé sur le parking. Mais cette fois elle dure, cela prend un tour exaspérant. La langue, ferme et souple, mouillée, chaude, tourne et retourne dans son petit cratère, et sa verge se pousse sous cette sollicitation affolante, elle s'ouvre, sa gaine se rétracte et découvre son gland. Ce que l'homme lui fait continue cependant d'être centré sur le mince orifice qui le fend au bout, et où il l'aiguillonne par des lèches minuscules qui le frôlent sans vraiment venir au contact, qui se posent et repartent comme une mouche provocante.

Fouad le sent bien, il torture le garçon, il retrouve un peu de ses mauvais penchants, cela lui plaît de le faire vibrer sous ses agaceries, il s'en amuse. Mais il ne lui fait pas vraiment de mal, il ne le tourmente qu'avec du plaisir, il le voit à l'épanouissement du gland qui est maintenant tout à fait découvert, dont la peau s'est retournée jusqu'à la racine... Soudain, et sans qu'il l'ait décidé, il l'a en bouche ! C'est le garçon qui, à bout de nerfs, d'un coup s'est cambré, a soulevé les reins, et le lui a mis d'autorité ! Il ne fait pas durer le jeu plus longtemps, et il accepte le fruit en lui, sous son palais ; le garçon pousse un gémissement de soulagement. Il le suce alors avec passion, en le logeant au fond de sa gorge, il l'aspire avec ses lèvres étroitement unies sur la tige, formant comme un bourrelet rond, le mettant dans une dépression qui le fait grossir encore.

Benjamin est emporté. La bouche grand ouverte, il se redresse en se tordant, son ventre se raidit, la sensation est brûlante, terrible, d'une intensité incroyable.

Fouad l'abandonne, il s'écarte. Il évite de regarder Benjamin perdu dans l'obscurité qui retombe sur le matelas, haletant, la nuque enfouie dans l'oreiller ; il est seulement « avec un garçon » ; le jeune dieu est redevenu anonyme. Il lui enfonce son visage entre les cuisses, il avale par-dessous les bourses durcies, il les aspire tout en les faisant rouler sous ses lèvres, en les bousculant avec la langue.

Benjamin gémit, ses ongles griffent le matelas, des décharges électriques lui traversent le bas-ventre et lui remontent dans la colonne vertébrale. Il souffre à la fois de ses testicules qui n'ont jamais connu

de sensations aussi vives, et de son membre abandonné qui appelle pour qu'on le reprenne. Son bonheur n'est que douleur.

Fouad lui ravale la pine et se remet à l'aspirer de plus belle. Il lui triture les fesses, lui entre des doigts dans la raie, lui pénètre l'anus et le fouille. Le gosse gigote entre ses mains avec des mouvements saccadés, désordonnés, serpentins.

Cela devient de plus en plus insoutenable, et Benjamin se tend comme une corde dans le lit, taraudé par le contraste entre ce doigt qui maltraite son fondement et les éruptions ardentes qui montent dans la colonne de son sexe. Soudain, sans qu'il ne puisse rien faire pour se retenir, il se rompt. Ses reins se débrident, et il crache au fond de la gorge de l'homme plusieurs jets vifs et copieux. Il en éprouve un intense soulagement, et simultanément il se sent honteux de s'abandonner, de se vider dans la bouche d'un inconnu ; mais, après tout, c'est lui qui l'a cherché. Et il donne enfin libre cours à son plaisir, il se laisse emporter par les vagues qui se suivent et le submergent, il se livre à ce dernier et délicieux ressac de l'orgasme, il dérive, jusqu'à ce que la fatigue accumulée pendant ces vingt-quatre heures reprenne le dessus, et il retombe, épuisé, et sombre instantanément dans le sommeil.

Fouad a reçu avec bonheur l'offrande tiède et onctueuse, et il la garde un long moment en bouche. Elle est délicatement parfumée, chaude, et, quand il l'avale, elle lui monte droit au cerveau, comme une prise de coke. Le garçon est défait, mais on devine sur son visage un léger sourire. Il se laisse rouler à côté de lui. Il est heureux d'avoir retrouvé le chemin d'un plaisir accompli. Enfin, lui aussi se détend, et, confiant d'être à l'abri chez Karim, il tombe dans un puits.

\*

Benjamin se réveille avec un agréable sentiment de mollesse dans tout le corps. Il sent un jour faible traverser ses paupières. Il a l'impression qu'il n'a plus dormi aussi profondément depuis longtemps.

Soudain la porte qui s'ouvre le fait sursauter : c'est Fouad qui arrive avec un plateau ; il est en caleçon. « Comment va ? » lui demande-t-il. Il dépose un petit déjeuner sur la table basse, entre les fauteuils devant la fenêtre. « Service à la chambre !... De toute façon, Karim déjeune pas le matin. » Il entrouvre les persiennes en les faisant pivoter, et une lumière grisâtre pénètre ; le soleil ne doit pas être encore complètement levé.

Benjamin s'étonne qu'il soit allé à la cuisine dans cette tenue ; il est définitivement très familier avec Karim... « Bonjour... » répond-il. Il est troublé de cette intimité, de s'éveiller en retrouvant ce grand corps présent à côté de lui, de se rappeler qu'il a passé la nuit dans la

même pièce, qu'il a partagé le lit de celui qui l'a enlevé, torturé, violé, et de s'apercevoir que cela ne l'a pas empêché de dormir profondément.

« Du café au lait, ça te va ?

– Oui...

– Je vais aller chercher les passeports avec Karim. Il a une course à faire en ville. Et puis la Dodge est trop voyante. »

Benjamin s'assoit dans le lit, repris par l'inquiétude. Que la voiture soit « trop voyante » signifierait-il que les hommes de Cipriani pourraient bien avoir suivi leur piste jusqu'ici ?

« On n'en a pas pour très longtemps. Mais toi, quoi qu'il arrive, tu bouges pas. »

Il va rester seul ici ?! Il préférerait au contraire qu'ils repartent ensemble tout de suite, sans attendre.

« Pendant ce temps, tu vas te transformer en fille. »

Il le regarde sans comprendre.

« Ben, ouais : pour passer la douane, deux mecs, ça attire plus l'attention que un mec et une fille. Surtout qu'en fille tu pourras passer pour avoir plus de dix-huit ans. »

Il est déconcerté. « Comment je vais faire ça ?... »

– Je sais pas, invente. Fais-toi une petite queue de cheval, trouve-toi quelque chose pour te maquiller un peu... Et exerce-toi à prendre des poses de filles. Tu sais, t'avances les lèvres, tu fais la boudeuse... » Il décroche la chaînette en or qu'il a autour du cou, et il la lui lance. « Tiens, et t'as qu'à mettre ça. »

Benjamin se lève. Ses sous-vêtements sont secs, et il enfile son boxer.

\*

Benjamin termine son petit déjeuner devant la table basse, dans la pièce striée par le soleil qui maintenant traverse les persiennes. Fouad sort de la salle de bains, habillé et rasé, et il lui lance : « J'y vais. À tout à l'heure... Et j'essayerai de te trouver un soutif sur le chemin. » Il quitte la chambre ; la porte d'entrée claque.

Benjamin se lève, prend ses vêtements, et va dans la salle de bains à son tour. Il a un petit frisson en pensant que désormais il est seul dans la maison... Il se concentre sur sa tâche : ressembler à une fille.

Il abandonne son tee-shirt, ça fait trop garçon, et il enfile son pull à même la peau. Il met ses chaussettes, dont l'une garde encore des souvenirs de Biafine, puis il passe son pantalon. Devant la glace, il ajuste la chaînette en double pour qu'elle ne descende pas trop bas et qu'on la voie dans l'encolure du pull. Le vrai problème, ce seront ensuite ses chaussures : des « richelieus », ça ne fait absolument pas fé-

minin ! Peut-être pourront-ils en chemin acheter quelque chose d'autre.

Il cherche autour de lui avec quoi il pourrait retenir ses cheveux, et il ne trouve rien d'autre que le balai des W.C. suspendu à un crochet. Il en défait la cordelette et il s'en sert pour se faire un catogan. Dans la glace, il s'aperçoit qu'il est déjà en train de changer...

Il lui faudrait maintenant trouver le moyen de se faire un peu de maquillage. Il retourne dans la chambre où il se rappelle avoir vu une boîte d'allumettes à côté du cendrier sur la table de chevet.

De retour dans la salle de bains, il en fait brûler une, attend qu'elle se consume, puis l'éteint. Il l'écrase sur le bord du lavabo où il en fait une mixture avec un peu de savon. Puis, en s'observant dans la glace, il bataille pour ombrer délicatement ses paupières. Ce n'est pas simple, il ne sait pas comment s'y prendre, c'est bien la première fois qu'il fait cela !... Pour finir, il trouve que ça ne rend pas si mal, il se demande seulement combien de temps ça tiendra ; du moment qu'ils passent la douane... Il verse un peu de shampoing-gel sur le bout de son doigt et s'en met une fine pellicule sur les lèvres. Il les frotte l'une contre l'autre pour l'étaler – un geste de sa mère –, et en enlève le surplus. Il est satisfait du résultat : à défaut de rouge, cela donne un petit effet *gloss*.

Il recule d'un pas, s'examine, et il est troublé de voir à quel point cela fonctionne. Cela tient à si peu : le regard est plus profond, les lèvres brillantes paraissent plus saillantes, les cheveux ramenés en arrière dégagent les oreilles et découvrent la ligne du visage, le pull clair laisse apparaître dans l'entrebâillement du col un trait d'or sur son cou nu. Le gel lui pique légèrement les lèvres, mais cela les rendra peut-être un peu plus rouges... C'est la première fois qu'il se voit en fille. Il ne croit pas qu'il aurait envie d'en être une, mais cette soudaine androgynie le fascine. Il est curieux de voir la tête de Fouad quand il va le découvrir !

Il croit soudain distinguer du bruit dans le hall. Il prête l'oreille. Est-ce qu'ils sont déjà de retour ? C'est trop tôt. Ils ont dû oublier quelque chose. Il se rince les mains et les essuie rapidement. Il entend la porte de la chambre qui s'ouvre. Il sort de la salle de bains, en chaussettes. Son cœur s'arrête : ce n'est pas Fouad ; c'est quelqu'un qu'il ne connaît pas ; et il braque une arme sur lui !

L'homme bondit aussitôt, lui plaque sa main libre sur le visage, et le repousse brutalement en arrière. Il le bouscule et le colle dos au mur avec une telle violence que sa tête en cognant fait résonner la cloison.

Il est abasourdi par le coup ; il a le cœur qui bat comme un fou. On lui a planté le canon d'un pistolet sous le menton et on lui écrase la bouche d'une main. Il ne connaît pas cet homme entre deux âges, aux

cheveux bruns mi-longs, mais il comprend bien que c'est un des sbires de Cipriani. Comment les a-t-il retrouvés ?

Un autre est entré, derrière, et il examine la chambre, le pistolet à la main. « Il a bien dormi là : y a son sac ! » Celui-ci, qui a une petite tête fripée, ce doit être celui que Fouad appelait Rinaldo, celui qui était sur le bateau ; il ne l'a vu que de nuit, mais il reconnaît sa voix éraillée.

Le premier grogne : « Putain ! c'est pas possible ! On l'a raté ? » Il a une sale tête, avec un rictus qui lui tire la bouche et qui fait peur. « Pourtant, sa bagnole est là ! »

Il se demande comment ils ont pu retrouver la Dodge...

Rinaldo, qui a ouvert le sac, se met à ricaner : « T'énerve pas, Bambi, s'il a laissé son sac, c'est qu'il va revenir... Regarde un peu le paquet qu'y a là-dedans ! »

Bambi jette un coup d'œil sur le sac qu'on lui présente ouvert et où, sous les vêtements écartés, se trouve une impressionnante quantité de liasses de billets. « Putain... le salaud !... D'où ce qu'il sort tout ce pèze, ce fumier ?! Je crois que j'en ai jamais vu autant d'un coup !... » Il dévisage de nouveau la fille. « Bon, pendant que je la surveille, celle-ci, fais le tour de la baraque. Avec le raffut, ça aurait dû sortir s'il y avait eu quelqu'un, mais faut être sûr. »

Pendant que Rinaldo ressort, le pistolet à la main, Bambi attrape la gamine par le cou et la serre vivement. « Et t'es qui, toi ? Une marcheuse ?... Il t'a déjà payée, ou pas encore ? » Tétanisée, à demi étranglée, elle ne prononce pas un mot. « Tu comprends pas le français ? T'es espagnole ? »

Il la lâche et, du revers de la main gauche, il la gifle à la volée. Elle pousse un cri, et sa tête valse contre le mur.

« Tu vas répondre, oui ?! Il va revenir ou pas ? »

Benjamin a la tête qui tourne, la joue brûlante. Il répond machinalement : « Oui... »

– Ah ! t'es française... Où est-ce qu'il est parti ? »

Il essaie désespérément de réfléchir à ce qu'il doit répondre, sur quelle fausse piste les envoyer... L'homme passe son arme dans la main gauche, et il le gifle de nouveau, de la droite, plus fort. Il en est à demi assommé, il titube, il voit des éclairs. Il n'a pas le moyen de penser à ce qu'il devrait dire ; il lâche machinalement. « Il est allé chercher les passeports... »

– Chercher des passeports ?!... Y a combien de temps qu'il est parti ?

– Ils viennent de partir... » Dans l'affolement, Benjamin ne cherche plus à maquiller la réalité ; d'ailleurs, à quoi cela servirait-il ?

« Quoi ? Il est avec quelqu'un ? »

– Un... un ami à lui...

– Qui ça ?

– Karim...

– Le garagiste ?

– Oui... »

Bambi trouve que la fille lui dégoise des trucs qui ont du sens. Il comprend maintenant pourquoi la Dodge est dans la cour. Mais il reste méfiant. Il l'attrape par les cheveux et lui tire la tête sur le côté. « T'es sûr qu'il revient ?

– Oui... » gémit-elle.

Il la lâche. Sa petite queue de cheval s'est défaite, et les cheveux lui balayent le visage. Elle est vraiment très jeune, un peu garçonne dans son petit pull et son jean, et c'est particulièrement excitant de la trouver en chaussettes. Elle n'a pas de nichons du tout, mais elle a tout de même l'air super-bonne !

« Dans combien de temps ils reviennent ? »

Elle hausse les épaules. Il en profite pour la gifler de nouveau. C'est vraiment bandant de claquer cette petite putain. Puis il lui renfonce son canon sous le menton. « Dans combien de temps, j'te demande ?! »

Elle hoquette : « Je sais pas... »

Rinaldo revient en annonçant : « Non, y a personne, la baraque est vide. » Il sort une cigarette et l'allume placidement.

Bambi prend la fille par le bras et la pousse vers le lit. « Bon, on va planquer ici. La greluce, on va la foutre sous les couvertures comme si elle était encore au lit. » Il ricane et lui passe lubriquement la main sur la joue. « Les nanas, ça traîne toujours au pieu, pas vrai ? Surtout une mignonne, ça se permet. » Il la caresse dans le cou. « T'es un vrai petit lot, toi ! Il s'emmerde pas, c't enflure ! » Il lui prend le visage et lui serre les joues à lui tordre les lèvres. « Bon. On va quand même te regarder, d'abord. »

Sans lâcher de la main gauche l'arme dont il la menace, il la palpe sous les bras, le long des flancs, sur le ventre, et il pense que c'est incroyable comme cette souris n'a pas de poitrine. Il continue son examen tout autour de la taille, sur les poches du jean, à l'arrière et à l'avant, il descend sur chaque jambe, à l'extérieur, puis il lui remonte entre les cuisses. Elle est fine, plutôt musclée, vraiment très bandante.

Benjamin tremble de tout son corps. Tout est perdu. Ils les ont retrouvés, ils vont les supprimer... Soudain il sent l'homme qui s'attarde impudiquement sur sa braguette, qui la presse, qui la serre.

« Mais... t'es pas une fille, toi ?! » L'homme le dévisage avec un air ébahi. « T'es un Jésus, ou quoi ?! »

Rinaldo s'est approché, environné de fumée bleue.

Benjamin baisse les yeux, mais c'est trop tard, il va le reconnaître.

« Putain ! Ma parole, mais je sais, maintenant ! C'est le fils De Luca !... »

– Ah, ouais ?... Bien sûr !... Je me demandais aussi ce qu'il avait fait du gamin ! Il l'a travesti pour le planquer, cette ordure !... Bien joué ! » Il lui passe la main sur la poitrine. « Sauf que pour faire la farce, il te manque tout de même deux petits trucs par ici, ma poule ! »

Bambi réfléchit. Le fils De Luca : ça change la donne. Cipriani a dit qu'on l'en débarrasse aussi s'ils le retrouvaient, mais pas avant de lui avoir fait regretter la piscine. Il va s'en occuper tout de suite, c'en sera toujours un qui ne lui filera pas entre les pattes. Et puis ça lui fera une petite surprise, à l'autre enfoiré, quand il arrivera, ce bâtard qui voulait les plaquer.

Il dit à Rinaldo : « Bon. Toi, tu vas planquer en face de la porte d'entrée. Y a plein de vieilles bagnoles, c'est impec. Dès que tu vois le Marocain se pointer, tu me bipes. Mais tu le laisses entrer. Je vais lui préparer un truc qui va un peu le surprendre... Je serai dans la salle de bains, et de là je lui en mettrai une dans le genou. Faut qu'il morfle. Toi, tu te ramènes aussitôt. Au cas où j'aurais un pépin, tu le prends par-derrière. Si besoin, tu le neutralises, mais tu le dégommes pas tout de suite. Pigé ? »

– O.K. »

Pendant que Rinaldo sort, Bambi se retourne vers le garçon : il est vert de trouille. Ça va être un plaisir de s'occuper de lui ! En fait, même si ce n'est pas une fille, il ressemble tout de même bien à une caillette, et, au total, il reste très bandant. D'habitude, il ne s'intéresse pas aux petits mecs, mais celui-là est spécial, il a quelque chose de particulier.

« Et toi, désape-toi. Vite ! »

Il pense qu'il va préparer une petite mise en scène que ce gros porc de Fouad n'oubliera pas de sitôt. Et comme le garçon le regarde sans avoir l'air de comprendre, il lui file un coup de crosse sur la tempe. « Fous-toi à poil, j't'ai dit ! Bordel, tu comprends ce qu'on te raconte ?! »

Benjamin, courbé en avant, se tient la tête qui lui fait horriblement mal ; tout tourne autour de lui. Il sait qu'il ne peut rien tenter ; l'autre le menace toujours de son arme, et avec le silencieux il est certain qu'il n'hésitera pas à s'en servir. Faire le moindre geste vers la porte, qui est pourtant à deux pas, serait se suicider. Il peut juste essayer de gagner du temps... Il se redresse péniblement, il se résout à retirer son pull et, prenant garde à ne pas faire de mouvements trop vifs, il le laisse tomber sur le lit. Qu'est-ce que cet homme va lui faire ? Il a peur, une peur horrible qui lui contracte l'estomac. Il défait son ceinturon, déboutonne son pantalon, le fait glisser le long de ses jambes, et,



à cloche-pied, il l'enlève, le laisse par terre. Il reste les bras ballants, les yeux baissés, incapable de croiser le regard de l'homme où il sent une violence effrayante.

Bambi examine le gamin dans son boxer gris et ses chaussettes jaune pâle, une chaîne en or autour du cou ; il n'y a pas de raison, il ne va pas lui faire de cadeau, il va continuer de lui pourrir la vie en l'obligeant à lui montrer ses couilles. « Qu'est-ce que t'attends ? J't'ai dit de te grouiller. Enlève ton calbute ! Tu cherches des crosses, ou quoi ?... »

Il est ravi en voyant comment le garçon se dépêche d'abaïsser son caleçon sur ses jambes ! Il enlève même ses chaussettes.

« Allez, à genoux, et les mains sur la tête ! »

Benjamin s'agenouille gauchement, et il croise les doigts sur le sommet de son crâne. Soudain, il sent l'acier froid du silencieux se poser sur sa tempe.

« Et tu bouges plus !... Sinon, si tu lèves le petit doigt, je te fume. T'as compris ? »

Malgré lui, il sent qu'il se met à flageoler, qu'il peine à rester sur ses genoux.

Sans lâcher le gosse des yeux, Bambi va près du lit. Il tire du mur la prise d'une lampe de chevet, puis d'une traction brutale il en arrache le fil électrique.

Il revient, se place devant le garçon, et, après avoir abaïssé la sécurité de son pistolet, il l'enfonce sous sa ceinture, sur son ventre, le silencieux le long de la cuisse. Il lui prend les mains, les lui croise, et il lui entoure les poignets avec le câble. Il serre brutalement, faisant gémir le gamin, et il termine avec plusieurs nœuds.

Benjamin regrette d'avoir laissé échapper l'instant où l'homme a rangé son arme et où il n'était pas encore attaché, mais il sait bien que, le temps de se remettre sur ses jambes, l'autre l'aurait déjà ressortie... Il laisse ses mains retomber devant son sexe nu. Il est terrorisé. Le fil électrique qui s'enfonce dans sa peau lui fait mal. Mais, surtout, il sait que ce qui va se passer maintenant va être terrible.

Bambi vire le plateau de la table basse, et il la tire au milieu de la chambre, au pied du lit. Il attrape le gosse par le bras et, d'une bourrade, il le remet sur ses jambes. « Allez, viens par ici ! »

Il monte sur la table, attrape les poignets du garçon et lui tire sur les bras jusqu'à ce qu'il les ait tendus en l'air. Le plafonnier est constitué d'une boule opalescente retenue par une courte tige en bois, à laquelle il enroule l'extrémité du fil qui ligote les mains.

Bambi redescend de la table. Maintenant il est tranquille : le petit merdeux ne lui filera pas entre les doigts ; et il sera prévenu par Rinaldo quand l'autre arrivera.

Il lui pince la joue : « Ça t'étonne, hein, qu'on vous ait retrouvés si vite ?... Bah, le père Fouad, on se doutait bien qu'il retournerait chez lui ! Il est pas si malin : y serait allé en Finlande, on courrait toujours ! » Il rit. « Et, manque de pot pour lui, un jour il avait parlé devant Rinaldo d'un ami, à Algesiras, qui pourrait nous recycler des bagnoles. On n'a même pas fait le tour des garages ; droit au but : "Garage Karim"... Pas besoin d'être bien futé !... »

Il le caresse dans le cou, et il sent que ça le chauffe. Cette tantouze va recevoir ce qu'elle mérite. « En tout cas, tu peux te vanter de m'avoir bien eu, p'tit con ! Je t'avais vraiment pris pour une gazelle... » Il l'empoigne brusquement par les cheveux et lui tire la tête de côté. « Alors, il t'a baisé, le père Fouad ? C'est pour ça qu'il t'a emmené avec lui ?... Un Arabe, on aurait dû s'en douter ! »

Benjamin, la tête douloureusement tordue, évite de regarder l'homme. Il cherche seulement quelles réponses pourraient le détourner de son projet, ou comment avertir Fouad. Il ne lui vient aucune idée.

Bambi secoue la tête du gosse. « Je t'ai posé une question. Est-ce que tu faisais la femme pour lui ? » Le gamin grimace sans répondre. Ça l'impatiente, et il lui tire les cheveux un coup, à le faire crier. « Je t'ai demandé si t'es sa petite chérie ? »

Benjamin, pour arrêter cette douleur aiguë, marmonne un faible « Oui... » Inutile de nier, ça ne l'avancerait à rien. L'homme le lâche enfin.

En examinant le garçon, Bambi remarque les traces rondes qu'il a sur le flanc. « Qui t'a fait ça ?... » Il les touche. « C'est Fouad ? Ça serait bien son genre, à ce gros vicieux, de travailler un gosse au cigare ! » Il ricane.

De plus en plus excité, il laisse sa main errer sur le torse nu du garçon. Il est vraiment doux comme celui d'une fille.

« Tu sais pourquoi on m'appelle "Bambi" ? » Le gamin ne répond pas, évidemment. Il lui saisit un tétin et le lui écrase entre deux ongles. Il répète sur un ton suave : « Tu sais pourquoi on m'appelle "Bambi" ? » Il continue d'entrer vicieusement dans la chair délicate.

Benjamin, grimaçant sous la douleur infernale qui lui vrille la poitrine, souffle un « Non... »

Bambi prend son air mielleux : « Parce que c'est toujours moi qu'on envoie quand faut mettre un gosse en morceaux ! » Il sourit doucereusement. « C'est ma spécialité... Je leur fais des trucs... t'imagines pas ! J'adore ça ! » Il lui lâche la poitrine et lui caresse la joue avec une sorte de tendresse. « Ça tombe bien, non, que ce soit Bambi justement qui est là pour s'occuper de toi ? » Il ricane.

Benjamin tremble d'effroi devant ce sourire. Il se doute au contraire très bien des « trucs » qu'un sadique de ce genre peut avoir

l'idée de faire. Les bras douloureusement tirés en l'air, les poignets sciés par le fil électrique, il n'est plus rien que le souhait que s'évapore cet épouvantable cauchemar ; et il sait que c'est impossible.

« Tu trembles ?... T'as raison. Parce que, là, autant te dire que, en fait, tu vas passer un moment pas très sympa. Un sale moment. Vraiment. »

Il approche la main des yeux qui se ferment devant lui, et il caresse les paupières du bout des doigts. « Tu sais par quoi je vais commencer ?... » Il écarte celles d'un œil jusqu'à l'exorbiter. « Je vais te faire sauter les billes. Avec une petite cuiller. »

La terreur écrase d'un coup le cœur de Benjamin comme dans un poing. Il sait que l'homme est un tueur : il fera ce qu'il dit.

« Ça va lui faire un drôle d'effet, à ton copain, de te les voir en sautoir ! Va plus te reconnaître, dis donc ! »

Il descend lentement le long du visage, sur le cou, sur la poitrine, il s'arrête sur les bouts de seins que, cette fois-ci, il palpe avec des gestes presque amoureux. « Et je vais te brûler tes petits nénés. À l'acide. J'en ai toujours dans la voiture : j'aime bien en lancer à la figure de ceux qui me manquent de respect. »

Ses mains continuent avec la même lenteur provocante, elles viennent prendre la pine recroquevillée du garçon. Il constate avec un air attristé : « Et ta petite queue, si c'est pas malheureux : je vais devoir te la couper !... Ou plutôt non : je vais te l'éplucher. Te la fendre en quatre, tout du long. Comme ça, pour le coup, on verra que t'as la banane ! » Il rit.

Benjamin a un haut-le-cœur : l'homme s'est emparé brutalement de ses bourses par-dessous et les serre dans son poing. Un instant il a cru qu'il allait les lui écraser ! Les larmes lui sortent d'un coup des yeux. Il n'a rien fait pour mériter l'horreur qui va lui arriver ; il voudrait désespérément que l'homme le laisse et s'en aille.

Bambi manipule les petites couilles en les faisant rouler entre ses doigts. « Celles-là, ouais, je vais te les couper. Parce que j'en ai besoin pour te les mettre dans la gueule. Pour t'empêcher de brailler. » Il les lui reprend, les serre progressivement, jusqu'à ce que le garçon, la bouche grand ouverte, se dresse sur la pointe des pieds comme si cela devait lui permettre de s'échapper.

Puis il le prend par les hanches, le fait pivoter sur lui-même, et il lui met la main aux fesses. Il les malaxe brutalement, enfonçant les doigts dans leur chair tendre. Il les triture ; il jubile en pensant comment il va les déchirer.

« Parce que d'abord je t'aurai foutu une ampoule dans le cul. Et quand je vais allumer, ça va te chauffer le trou de balle, j'aime mieux te prévenir ! Tu vas être tout illuminé ! Avec tes bonbons au fond de la gorge, au moins tu penseras à autre chose. »

Il lui passe la main sur le dos, dans le creux des omoplates que font saillir les bras tendus, et il frissonne en se rendant compte comme la peau est douce, satinée, incroyablement tendre.

Il ramène le garçon face à lui tout en le tapotant entre ses mains comme on flatte un chien. « Et après, je te filerai une bonne correction. Par-derrière et par-devant. À la ceinture. Avec ma ceinture spéciale : regarde, elle a des agrafes tout le long. » Il écarte sa veste pour la lui montrer. « Ça marche très bien, ça arrache la peau. Après tu seras tout écorché. »

Il rit, et il caresse la joue du garçon qui est blanc comme un linge. « Tu piges ? Comme ça, le petit père Fouad, quand y va arriver, y va découvrir son baigneur tout monté à l'envers. Y va pas comprendre ! Et y va péter un plomb. C'est un peu le but, en fait. »

Tranquillement, il pose les deux mains à la base du cou du garçon, puis il remonte les pouces, et il les lui enfonce dans la gorge, lentement, sous le menton, en serrant progressivement. « Ensuite, je vais te faire crever. Sans me presser. Devant lui. Pour qu'il ait le temps d'en profiter. Qu'il te voie partir, avec le cou serré comme un sac-poubelle... C'est comme ça qu'on fait, dans la famille, quand y en a un qu'essaie de se défilier. »

À demi étranglé, Benjamin se tortille en ouvrant désespérément les yeux. Le souffle lui manque, un voile rouge commence de s'étendre sur sa rétine.

Bambi le lâche. Il se passe la langue sur les lèvres. Il tourne autour du garçon tout en observant son corps élancé, ses reins arqués par les bras tendus en l'air, son ventre contracté. Il se sent maintenant chauffé à blanc, en ébullition. Il se rend compte qu'il bande comme un dingue. Il n'y tient plus, il faut qu'il se fasse un petit plaisir, qu'il se passe la démangeaison. Et, tant qu'à faire, il vaut mieux profiter du gosse avant de l'avoir démoli complètement.

« Bon. On va se faire un petit “*starter*”, d'abord... »

Il le tourne dos vers lui, et il lui caresse lentement les fesses, il les serre entre ses doigts, lui écarte le derrière. « Même que t'es pas une fille, tu vas tout de même me donner ton cul. » Il se passe la langue sur les lèvres. « De toute façon, les guenons, moi, je les préfère aussi par-derrière. Elles sont plus serrées, de ce côté. Quand on les prend par là, elles aiment pas trop, en général. Ça les fait gueuler, les garces. » Il glousse.

Benjamin sent l'homme lui enfonce des doigts, chercher son orifice, le griffer au creux de la raie. Il serre les fesses, essaie de le repousser, mais en vain.

« Sois pas rétif comme ça, ma chatte : de toute façon, que tu veuilles ou pas, je vais te rentrer dedans... » Bambi adore le sentir se

tortiller, se rétracter sous ses attaques, c'est encore plus bandant. Il s'assure d'avoir le médius bien en face, et il l'enfonce d'un bon coup.

Benjamin pousse un cri. Son sphincter contracté a été perforé d'un coup. Il est brutalement fouillé, parcouru d'un côté et de l'autre, il sent qu'on cherche seulement à lui faire mal.

Bambi ne se lasse pas de faire onduler le gamin au bout de son doigt. « Allons, arrête de roucouler ! Fais pas ta mijaurée. Tu devrais avoir l'habitude... Elle est grosse, celle de Fouad ? »

Il se demande s'il va se payer le minet comme ça, tout debout. Mais il a peur de ne pas en profiter à fond. Si l'autre connard vient de partir, il en a encore pour un moment. Il peut prendre le temps de se faire un petit shoot tranquille. D'autant que Rinaldo le couvre.

« Hmmm... Allez, viens, je vais m'occuper de toi, ma petite pute. »

Il remonte sur la table, défait le fil électrique du plafonnier, redescend.

Benjamin est un peu soulagé de pouvoir abaisser les bras. Mais il est aussitôt bousculé, attrapé par la nuque, obligé de s'agenouiller.

« On va commencer par une petite "mise en bouche"... Tu sais faire, non ? T'es une bonne salope, hein ? Je suppose que t'avais l'habitude de lui en faire, des gâteries, à ton gros cochon, pas vrai ? »

Il retire son pistolet de la ceinture, et le dépose sur la table basse, à sa droite, à portée de main.

Benjamin voit l'homme, debout devant lui, se déboutonner sous son nez. Il comprend par quoi va commencer son calvaire. Mais un coin de son esprit a enregistré la faille que le salopard vient d'ouvrir ; un faible espoir le traverse. Car il a bien l'impression de reconnaître l'arme : on dirait un Beretta 92. Son père en a un, il lui en a montré le fonctionnement, quelques fois ils sont allés dans la garrigue tirer des bouteilles.

L'homme se sort la verge du caleçon, puis il l'attrape par la nuque et l'attire nerveusement à lui. « Allez, montre-moi tes petits talents, ma jolie cochonne... »

Benjamin n'a jamais fait ça. Il a été pris par Tadeusz et par Fouad, mais il n'a jamais reçu le sexe d'un homme en bouche. Le cœur battant, il se laisse amener sur le bulbe rubicond. Le membre n'est pas très long, mais gros et cylindrique, tendu, totalement décalotté.

Bambi ne peut s'empêcher de tressaillir à l'instant du contact. Les lèvres du garçon sont délicieuses, fraîches, délicates... Il lui appuie sur la nuque pour l'enfoncer sur lui. « Allez, vas-y, prends-la-moi bien... »

Le garçon se décide, il referme les lèvres sur son gland. Bambi ressent un effet incroyable ! Aussitôt, il se cambre en arrière en gro-

gnant. « Ouais, c'est ça, allez, avale tout, ma pute ! » Il n'aurait jamais cru que la bouche qu'un gamin le fasse triquer comme ça, davantage même que celle des prostituées qu'il fréquente.

Benjamin rassemble son courage, et il enfourne tout ce qu'il peut loger au fond de sa gorge. Il se force, il y va de sa vie. Et, surmontant son dégoût, il reproduit ce qu'il a appris des autres : il sollicite l'homme avec la langue, il épouse le gland avec l'intérieur des lèvres, il l'avale, le noie dans la salive. Il fait de son mieux, et il voit que ça marche, que l'homme a basculé la tête en arrière, qu'il s'abandonne au plaisir qui l'accapare. Cependant, en même temps, le plus discrètement qu'il peut, il relève devant lui ses mains attachées.

Bambi halète ; il bande comme un Turc, il tremble jusqu'au tréfonds, des fusées montent de ses organes et éblouissent son cerveau hébété, il ne s'attendait pas en venant ici à pareille fête, décidément il fait un boulot formidable, parfois il y a des trucs chiants, mais là, vraiment, ça le dédommage de tout... Il pense un moment à se retenir pour pouvoir ensuite mieux enculer le petit enfoiré, mais non, il a la bouche trop bandante, il le suce trop bien, il va l'arroser, il trouvera le moyen de lui défoncer le cul plus tard...

À l'instant où Benjamin devine le ressort qui se déclenche dans les reins de l'homme, il s'écarte d'un coup. Il est à demi aveuglé par les jets gluants qui lui éclaboussent la figure, mais, animé par l'énergie du désespoir, d'un seul mouvement il lance ses mains vers la table et attrape le pistolet par la crosse. Il enfonce le doigt sous le pontet, braque le silencieux sur la poitrine de l'homme, encore emporté par sa jouissance, et il appuie sur la détente. Mais elle s'enfonce sans résistance, comme un chiffon ! Fébrilement, il remonte le pouce, relève le cran de sûreté. La figure grimaçante de l'homme qui se précipite sur lui est alors au bout du canon. Il appuie. La détente est dure cette fois, et il l'écrase de toutes ses forces. Le chien se relève et s'abaisse en un éclair, il entend un gros « plop ! », et l'arme se cabre en crachant sa douille. En même temps qu'il voit les larges mains tenter de se refermer sur ses poignets, une éruption rouge l'aveugle. L'homme bascule sur lui de tout son haut et l'entraîne à la renverse. Benjamin tombe par terre, écrasé sous une masse éléphanterque. Il se débat comme un fou furieux pour s'échapper – avant de comprendre que l'homme est inerte, qu'il ne réagit plus.

Il se dégage en se traînant sur le flanc, haletant, le pistolet encore à la main. Il se redresse, mais reste par terre. Il n'ose regarder Bambi qui ne bouge pas plus qu'une méduse échouée ; il a pris la balle en pleine figure.

Il écoute en tremblant de tout son corps : est-ce que l'autre, dehors, a entendu le remue-ménage ? Il ne se rend pas compte s'ils ont fait beaucoup de bruit. Il ne se passe rien. Il s'escrime avec les dents

sur le fil qui retient ses poignets. Il sent des traînées couler sur son visage, il l'essuie du dos de son avant-bras, et il le retrouve rouge de sang et de sperme mêlés.

Après de nombreux efforts, il parvient à se libérer. Il frotte ses poignets endoloris, puis il se lève. Il tremble tant qu'il a peur de tomber. Il ramasse le pistolet : il est noir, très long avec son silencieux, et maintenant il lui paraît étonnamment lourd. Il pense qu'il vient de lui sauver la vie. Il remet le cran de sûreté, ce qui le désarme.

Comment va-t-il se débarrasser de l'autre ?... Du sang continue de lui couler dans les yeux ; il faut d'abord qu'il se nettoie.

Il va dans la salle de bains. Il rabat le couvercle des W.C., et il pose soigneusement l'arme dessus. Il se regarde dans la glace au-dessus du lavabo. Il est effrayant. Il a effectivement la figure encore maculée de traînées sanglantes, il en a dans les cheveux, dans le cou, sur la poitrine où cela fait de longues coulures en travers de la chaîne de Fouad. Il ouvre le robinet, s'asperge à plusieurs reprises, se rince comme il peut, et l'eau en tourbillonnant dans le lavabo prend une couleur rosée. Puis il attrape une serviette et s'essuie sommairement.

Il reprend le pistolet, et il retourne dans la chambre en évitant de regarder le visage troué, ensanglanté, du cadavre de Bambi. Il se hâte de ramasser ses affaires, mais il passe juste son pantalon et son pull à la diable.

Il va à la fenêtre. Prudemment, il écarte deux lattes des persiennes et glisse un œil. Au travers de la grille en fer forgé, il examine chacune des voitures qui sont parkées sur le terrain vague. Il remarque bientôt, dans la cabine d'un petit camion-benne tourné vers la maison, le sommet du crâne presque chauve de Rinaldo planqué derrière le volant. Quand Fouad arrivera dans la rue, il sera repéré sans même pouvoir s'en douter. Benjamin ne voit aucun moyen de le prévenir ; il n'y a que lui qui puisse agir.

Il se demande si, en entrouvrant la fenêtre, il ne pourrait pas tirer sur le truand. Mais il ne sait pas si la balle après avoir traversé le pare-brise sera encore capable de le tuer. Et puis, même si la rue n'est pas large, il n'est pas du tout sûr de toucher sa cible. Il faut faire autrement.

Le pistolet à la main, pieds nus, il sort avec précautions de la chambre. Le couloir est vide. La porte d'entrée est fermée, ils se sont donné la peine de camoufler les traces de leur effraction pour que Karim et Fouad en revenant ne se doutent de rien. Il ne peut évidemment pas sortir par cette porte qui est juste dans le champ de Rinaldo. Il se dirige alors vers l'autre bout du corridor, vers le fond de la maison. Sous l'escalier, une petite porte pourrait donner dehors. Elle est seulement fermée par deux verrous, lesquels tournent sans difficulté.

En retrouvant l'air extérieur, il inspire profondément, légèrement soulagé d'être là. Il est dans une cour fermée, où est entassé un bric-à-brac de pièces automobiles en tous genres ; s'y trouve aussi la voiture de Fouad qu'il y a garée la veille. Il se rend compte que le mur n'est guère plus haut qu'un homme, et qu'un adulte en se dressant sur la pointe des pieds peut probablement la voir...

Pour sortir de là, il n'y a qu'une porte cochère qui donne sur le garage, lequel ouvre sur la rue – de nouveau juste en face de Rinaldo. Il examine alors la Dodge, garée au fond, devant le mur. Il s'en approche. Il pose le pistolet sur le toit, puis il grimpe sur le capot, prudemment, en demeurant sur le bord de l'aile pour ne pas faire grincer la tôle ; ses pieds nus ne font aucun bruit. De là il atteint le toit, et, en restant sur le bord du pare-brise, il s'approche du mur, maintenant tout à fait accessible. Il se hisse dessus en prenant garde à ne pas faire tomber des moellons ou du plâtre, et, après avoir récupéré le pistolet, il s'assied, les pieds ballants vers l'extérieur.

De l'autre côté, c'est une colline en friche. Il pourrait facilement s'enfuir par là ; mais pour aller où ?... Au bas du mur, un petit chemin de sable et de pierraille est bordé par les mauvaises herbes. Il hésite, cela lui paraît haut tout d'un coup. Mais il n'a pas le choix. Il prend le pistolet par la culasse en le tenant fermement, il vise une touffe plus épaisse, et il se lance.

Il ne se reçoit pas trop mal, mais il doit serrer les dents pour ne pas crier sous le coup qu'il encaisse dans les chevilles, sous la douleur des cailloux qui s'incrument dans son pied blessé. Il se laisse rouler sur le côté pour amortir le contrecoup.

Il se relève, un peu sonné, et tout en s'époussetant il jette un coup d'œil de part et d'autre sur l'arrière des maisons qui longent la rue. Mais rien ne bouge ; ou on ne l'a pas entendu, ou il n'y a personne, les gens sont déjà partis au travail. Il fourre le pistolet dans son pantalon, sous la ceinture, puis il rabat le pull par-dessus. Le long canon du silencieux frotte son sexe, descend le long de l'aîne, contre sa cuisse.

Il entreprend de contourner le mur de la cour par la gauche. Un passage entre la maison voisine et celle de Karim, où sont rangés des conteneurs à poubelles, l'amène vers la rue. Il avance en rasant le mur, le gravier lui entre dans la plante des pieds et l'oblige à claudiquer, et il regrette maintenant de n'avoir pas pris le temps de remettre ses chaussures.

Quand il arrive au coin de la maison, il jette prudemment un œil sur la rue : il n'y a personne. Le camion est bien là, un peu plus loin à gauche, presque en face de la porte d'entrée de la maison. Mais il faut franchir la rue. Il y en a une autre qui démarre en face, vingt mètres plus loin sur la droite, mais il faut tout de même traverser pour la rejoindre.



Il y a une solution, mais elle est hasardeuse. Il recule, revient sur ses pas, et ouvre un des conteneurs. Il y trouve plusieurs sacs en plastique noir, gonflés d'ordures puantes. Il prend le plus gros, qu'il charge sur son épaule. Il retourne se poster au coin de la maison, et il attend.

Deux minutes plus tard, une voiture arrive de la gauche et passe sans s'arrêter. Ça ne lui va pas, ce n'est pas ce qu'il faut.

Cinq minutes s'écoulent encore, longues comme une éternité. Il bout sur place ; il craint toujours qu'un voisin n'arrive et ne lui demande ce qu'il fait là.

Enfin, il entend une pétarade venant de la droite, et peu après un cyclomoteur passe devant lui, conduit par un homme en tee-shirt et bleu de travail. Faisant appel à tout son courage, il s'engage alors d'un bon pas dans la rue, vers la droite, dans la direction opposée à celle où s'éloigne le deux-roues. Il essaie de marcher aussi tranquillement que possible, comme un piéton normal. Il espère seulement que Rinaldo, qui doit s'ennuyer à mourir, aura eu l'automatisme de suivre le vélomoteur des yeux. Quand il tournera de nouveau la tête dans sa direction, Benjamin aura déjà avancé, et il ne le verra que de dos, le sac dissimulant en partie ses cheveux dont il sait la couleur reconnaissable. Et puis, il ne fera peut-être pas attention à ce passant : il guette l'arrivée d'une voiture avec deux hommes, il doit être à cent lieues de penser que le garçon n'est plus dans la chambre avec Bambi. Cela n'empêche pas son cœur de battre comme un tambour ; il s'attend, à chaque instant, à entendre un cri, un coup de feu...

Dès que la rue en face se présente, il traverse crânement, en se retenant d'accélérer le pas. Il a peur aussi que le pistolet ne lui glisse sous la ceinture et lui tombe dans le pantalon !... Quand il est enfin de l'autre côté, à l'abri d'un mur, il s'arrête et dépose le sac. Un instant, il reprend son souffle ; les pieds le brûlent.

Puis il fait le tour du pâté de maisons, jusqu'à revenir par-derrière sur le terrain vague. Il repère le camion-benne et, par la fenêtre arrière de la cabine, il devine la forme de la tête de Rinaldo. Il inspire profondément. Il s'avance. Il craint à tout instant que l'homme ne se retourne, ne le sente arriver.

Quand il est à la hauteur de la benne, il aperçoit de trois quarts, un peu par-dessous, Rinaldo qui n'a pas bougé, occupé à fumer une cigarette. Son cœur bat à éclater ; il se décide à sortir le pistolet. Il hésite s'il tirera au travers de la vitre, mais de nouveau il a peur que la balle ne ricoche. Il avance de deux pas ; il est juste derrière la cabine. Tout à coup, il pense au cran de sécurité : il ne l'a pas ôté ! L'angoisse de se rater l'écrase au point qu'il ne respire plus, la tête lui tourne. Il n'a pas vérifié non plus si le chargeur est plein. Puis il se souvient que, lorsque la dernière cartouche a été tirée, la culasse reste ouverte, donc ce

devrait être bon. Il relève le levier de sécurité, arme le chien. Il prie pour que tout aille bien. Il faut qu'il réussisse. Il inspire. À Dieu vat. Il lève le pistolet, fait encore un pas. Tout en visant la tête de Rinaldo, il attrape la poignée de la portière et, d'un coup, il l'ouvre. Il a le temps de voir l'homme sursauter, se retourner vers lui, et il appuie sur la détente. Il prend le recul dans le poignet, il entend le « plop » familier, tandis que le visage explose comme une pastèque. Il appuie une seconde fois, une troisième. Il ressent une brève jouissance dans cet acharnement. Le corps est parcouru de secousses, et les douilles cliquent en retombant contre la carrosserie. Le corps ne bouge plus, renversé en arrière, plié comme une marionnette.

Ses genoux s'entrechoquent ; il inspire longuement pour se ressaisir. Il se dit qu'il faut qu'il camoufle le corps, que celui-ci n'attire pas l'attention le temps que Fouad revienne. Il monte sur le marchepied, et, surmontant sa répulsion, rassemblant ses forces, il le repousse de son pied nu, jusqu'à le faire tomber devant les sièges. Il redescend, et il referme la portière. Puis, contrôlant comme il peut ses mains qui tremblent, il rabaisse le cran du pistolet et le remet dans sa ceinture, sous son pull.

Il rentre dans la maison, tout simplement par la porte d'entrée qui est restée déverrouillée depuis qu'elle a été forcée. Dans la chambre, il retrouve le cadavre ; il n'a pas bougé.

Il se sent si faible qu'il est obligé de s'asseoir sur le lit ; il pose l'arme à côté de lui. Il a réussi. Il en est abasourdi. L'idée le traverse que son père aurait été fier de lui. Mais il ne saura jamais ce qu'il vient d'accomplir.

Après un long temps, quand il croit s'être un peu calmé, il se lève lentement, surveillant s'il tient debout, et il retourne dans la salle de bains. Il reprend du début le maquillage de ses yeux.

Cependant, quelques secondes plus tard, il est obligé de s'interrompre tant ses mains tremblent.

# Atlas

Accoudé au bastingage, Benjamin contemple l'étrave ouvrir la mer et les paquets d'écume claquer contre les flancs du bateau. Il suit ce ballet d'un blanc pur qui monte avec une puissance tranquille, s'éparpille en étincelles dans le soleil, et retombe lourdement de part et d'autre.

Le matin, quand Karim est revenu, il a été affolé en trouvant un cadavre dans sa chambre d'amis ! Fouad s'est aussitôt occupé de mettre les deux corps dans le coffre de la Dodge, puis il a pris un bidon d'essence, et il est parti hors de la ville, dans une colline déserte, où il les a fait brûler. Ils ont retrouvé la BMW garée plus loin, dans une rue transversale, et Karim a dit qu'il se chargerait de « recycler » les deux voitures. Fouad a nettoyé la chambre. Puis Karim les a conduits au port, et ils ont pris le premier ferry... Il se dit que, Cipriani, soudain sans nouvelles de ses hommes, va mettre un moment avant de comprendre ce qui leur est arrivé.

Avec la petite fierté pour ce qu'il a réussi d'accomplir, encore qu'il ne se le remémore pas sans effroi, il se sent transformé. Il ne sera plus jamais comme avant. Et il envisage l'avenir plus sereinement. Il sait bien cependant que, en pratique orphelin, il n'est pas autonome ; il a besoin de Fouad.

Il a maintenant un passeport marocain, où sa date de naissance a été reculée de trois années... Et il s'appelle dorénavant « Nour Lombardi ». Il aime ce prénom court, qui sonne comme du velours. Il est mixte, pour le moment le passeport est marqué d'un *F* à la rubrique *Sexe*, mais Fouad lui a dit qu'il pourrait choisir plus tard le genre social qu'il préfère... Il a commencé d'intégrer ce nouveau prénom, Fouad lui ayant conseillé de s'y habituer tout de suite pour éviter de fâcheux lapsus. De toute façon, il ne tenait pas plus que cela à « Benjamin » qui fait un peu niais, un peu « fils de bonne famille » ; mais ce n'est pas la moindre des étrangetés de cette nouvelle vie.

Il est aussi troublé par la sensation des bretelles du soutien-gorge sur ses épaules, du fermoir dans son dos, et il se sent passablement ri-

dicule avec les deux chaussettes de Fouad roulées dans les bonnets contre sa poitrine. S'il doit demeurer féminin, il faudra de plus qu'il se laisse pousser les cheveux ; pour le moment il a du mal à les tenir attachés...

Fouad tourne la tête vers celui qui, absorbé par le spectacle sans fin du jaillissement de l'eau, se tient à côté de lui. Il reste admiratif devant ce qu'a réussi d'accomplir seul ce garçon de quinze ans : il a tout de même tué deux hommes aguerris, dont un en action et l'autre de sang-froid ! Et, ce faisant, il l'a lui-même sauvé du piège qu'on lui avait tendu ; il lui doit la vie.

Il observe son visage illuminé par le soleil de pleine journée, si clair devant la mer d'un bleu profond. Son regard en a la couleur, rendu encore plus émouvant par le khôl. Ses lèvres rosies scintillent légèrement du *gloss* dont il lui a acheté un tube avec d'autres accessoires féminins. Il suit le caprice du vent qui a arraché du catogan quelques mèches de cheveux brun-roux et qui joue avec, les lui rabat sur les yeux, les repousse dans le col du pull relevé autour du cou, et le caresse, le soufflette, l'embrasse sans jamais se lasser. C'est l'image même de son propre désir qui pareillement enveloppe celui qu'il aime, celui qui s'est transformé, celui dont la poitrine s'orne à présent de deux petits seins saillants, factices, mais qui lui vont étrangement bien. Celui qui a changé de nom : « Nour », la lumière. Ils ont choisi un patronyme italien, car avec son visage vénitien cela reste le plus vraisemblable, et un prénom marocain pour faciliter son insertion – c'est un montage un peu hétéroclite, mais il est fréquent qu'une Marocaine épouse un Européen.

Il a envie de l'approcher, de le prendre par les épaules, de l'embrasser, de l'enlacer dans ses bras ; mais il y a des passagers autour d'eux. Et puis, il est si beau, sa silhouette, si ambiguë, si androgyne, qu'il n'ose pas le déranger. Il le laisse au vent ; lui n'a pas peur de l'étreindre.

\*

Nour sort de la boutique, si petite qu'il avait du mal à s'y retourner, et il attend au milieu de la rue étroite et grouillante de monde que Fouad règle leurs achats. Il ne connaît rien de l'Afrique, et il est tout à la découverte de ce nouvel univers. Il est soudain surpris par la plainte vague et modulée du muezzin, qui résonne entre les murs du souk, déformée par les haut-parleurs.

Il se sent un peu emprunté avec ses nouveaux habits dont il n'a pas l'habitude, mais la chemise traditionnelle en lin naturel est confortable, une *jebba* brodée autour du col avec de petits boutons de coton sur le devant qui la ferment droit. Il la porte sur un épais sweat-shirt

blanc, avec pour pantalon un sarouel en coton gris sombre qui l'a surpris par l'entrejambe descendant aux genoux, et de hautes baskets gris clair, à semelles blanches et lacets gris foncé, qui lui enserrèrent agréablement les pieds. Il a gardé dessous le soutien-gorge – Fouad préfère qu'ils poursuivent ce travestissement tant qu'ils sont à Tanger –, et il dissimule ses prunelles trop bleues derrière des Ray-Ban aux verres sombres.

Tandis qu'ils marchent lentement pour rejoindre la sortie du bazar, Fouad voit bien que « Nour » attire les regards : les gens doivent trouver cette jeune fille androgyne absolument magnifique. Son visage est à demi masqué par les lunettes, cependant ce qu'on en voit, le nez, les lèvres, la courbe du menton, est si fin, dessiné si parfaitement, qu'il prend une beauté sculpturale. Il voudrait lui passer le bras dans les reins et le tenir contre lui, marcher côte à côte comme n'importe quels amoureux, après tout c'est bien pour cela qu'il l'a travesti en fille. Mais il n'ose pas, il sait que dans son pays une certaine partie de la population ne supporte pas qu'un homme affiche ses sentiments dans la rue, même avec une fille. Cependant, il ne peut se retenir de lui lancer de fréquents coups d'œil ; et il le trouve à chaque fois plus beau, plus parfait ; il lui paraît hors d'atteinte. Il s'étonne surtout, comme d'un miracle renouvelé, qu'il soit toujours à côté de lui, l'accompagnant sans faute ; il craint que, tel une apparition dont on a rêvé, il ne s'évanouisse sans prévenir, avalé par le monde.

\*

Nour repousse la chaise recouverte d'un coussin confortable, dont le haut dossier droit est d'un bois noir et ouvragé, et il quitte la petite table octogonale où ils ont pris un délicieux dîner, pour l'un de pastilla au pigeon, pour l'autre de tajine de veau aux pruneaux et aux amandes. Devant Fouad, qui le laisse toujours passer en premier comme un homme fait avec une jeune femme, il traverse la salle de restaurant de l'hôtel, et il foule, par-dessus la magnifique mosaïque bleue et blanche, des tapis sombres et épais qui s'étalent comme un surcroît de luxe. Il se rend compte qu'il commence d'apprécier ce rôle, ces égards, cet univers totalement nouveau. Il s'est transformé, il est un autre, avec un autre nom, une autre nationalité ; il a grandi, il a passé une étape, un seuil ; il se sent presque adulte.

Dans l'ascenseur, Fouad dévisage une fois de plus le garçon. Bien qu'ils soient seuls dans la cabine, et encore qu'il en crève d'envie, il ne s'en approche pas, il ne lui pose pas la main sur la nuque, il ne l'embrasse pas. Et il ne comprend pas pourquoi il ne le fait pas. Il y a deux jours encore, il le martyrisait sans état d'âme, il le violait pour tirer de lui une simple jouissance, il le prenait de force comme un vo-

leur qui s'empare de tout ce qui est à sa portée. Est-il tombé amoureux ? Est-il sidéré par la beauté que le garçon a reprise ? Il pourrait rester éternellement à le regarder, à se nourrir de seule tendresse, à le couvrir. Peut-être est-il impossible d'aimer un idéal. « Est-ce pour cela qu'on dit que les anges sont asexués ? » se demande-t-il.

Nour est heureux de retrouver la chambre qu'il trouve superbe, pas très grande, mais très douce avec ses murs en tadelakt ocre, soulignés de mosaïques vertes et orange, le lit, parsemé de pétales de roses, dont le baldaquin ouvragé est entortillé d'étoffes chamarrées. Deux gandouras d'un blanc satiné sont étendues devant les oreillers, préparées par le service ; toutes leurs courses ont été alignées à côté du placard. Encore plus que chez Karim, il se sent en sécurité dans cet endroit ; même si elle est étroite, une mer les sépare symboliquement du monde des Cipriani.

Fouad jette son blouson sur une chaise et sort d'un sachet de pharmacie le tube de Flamigel qu'il a apporté d'Espagne. « Déshabille-toi, je vais t'en remettre avant de te coucher. »

Il s'assied sur le bord du lit et regarde Nour, face à lui, qui déboutonne la jebba brodée – et cela prend du temps car, comme sur une soutane, il y a beaucoup de petits boutons... – et qui finit, impatienté, de l'ôter par la tête avant de la suspendre sur le dossier d'un fauteuil. Il attrape le sweat-shirt blanc par le col, le tire au-dessus de lui, le long de ses bras, le dépose sur le même siège. Puis, torse nu, il s'allonge sur le lit, par-dessus les pétales de rose, et il se tourne sur le flanc en relevant les bras comme un chat qui s'étire.

Fouad s'approche, examine les cicatrices. « Ça va mieux... » Il étend prudemment le gel sur les lésions, et il le laisse pénétrer, sans frictionner, comme le pharmacien lui a expliqué de faire. Il se demande si elles disparaîtront jamais tout à fait.

Puis il dénoue le lacet de la basket gauche, la lui ôte, et glisse les doigts sous la chaussette blanche pour la retirer. Il étend là aussi une bonne épaisseur de gel.

Quand il a terminé, Nour lui sourit. « Merci... »

Fouad hausse les épaules, mais en réalité il se sent coupable. « C'est bien le moins que je puisse faire ! » maugrée-t-il. Il se lève et range le tube. Puis il se retourne pour se déshabiller.

Nour, qui est resté sur le lit, regarde le dos musclé et bronzé qui sort de la chemise, les jambes puissantes qui surgissent hors du jean, les fesses moulées dans le caleçon noir, et, quand l'homme lui fait de nouveau face, il voit que le devant en est déformé par une barre oblique. Il est emplí d'un étrange bien-être : il se rend compte que Fouad, du simple fait de l'avoir approché, de l'avoir touché et soigné, a été suffisamment ému pour être excité. Il se dit que c'est sans doute une bonne idée de rester avec un homme qui a tellement envie de lui.

Fouad s'avance vers le lit où le garçon est resté sur le côté, le bras retourné pour laisser sécher le gel, un pied déchaussé, l'autre encore dans la basket grise, ses jambes disparues dans l'ample sarouel. Il ne sait pourquoi l'émeut à ce point ce torse parfaitement lisse, où la ceinture froncée du pantalon épouse la tendre ligne du ventre, le coton sombre renforçant le contraste avec la peau claire. Il regarde les yeux d'un bleu profond, le visage apaisé au milieu des mèches brunes répandues sur l'oreiller blanc, et il lit dans le sourire mal assuré qu'il affiche malgré lui une sorte de bonheur inconscient. Il n'est pas sûr d'où ce sentiment est venu au garçon, mais peu importe, le principal est qu'il se sente bien. Soudain, la peur lui revient que cette beauté calme ne l'empêche... Heureusement, sa tenue défaits, sa position un peu jetée, les cicatrices qui brillent avec le gel, le rassurent. Il paraît moins idéal, plus accessible... Il éteint la lumière.

Il monte sur le matelas et, à tâtons, s'allonge derrière lui. Il s'avance contre son dos, le cherche, lui pose la main sur la hanche, là où l'os pointe en repoussant la ceinture élastique. Il se penche dans son cou, l'embrasse, juste derrière l'oreille, et il le sent frissonner dans ses bras. Il avance le nez sous les cheveux, il les repousse, il fourrage avec bonheur dans cette matière chaude et odorante, il lui mordille la nuque. Le garçon a ramené le bras contre lui, et il descend tout le long, il passe sur le coude, il enserre le poignet.

Tout en continuant de l'embrasser dans le cou, sous l'angle du menton, qui ne se dérobe pas, il lui lâche la main, il vient sur les fesses, à la fois fermes et souples dans le large pantalon de coton, et il les sent se contracter sous ses doigts, palpiter comme de jeunes animaux. Avec un profond soulagement, il reprend possession de ce corps. Il passe la main sous le bras abandonné, vient sur le ventre qui soupire à son contact, suit la ceinture tout le long, la dépasse, descend sur les aines en creusant dans le vêtement pour mieux les fouiller. Il croise la tige dure qui s'est réveillée, mais qui reste plaquée en travers du pubis par le caleçon.

Nour ne peut s'empêcher de tressaillir nerveusement. Ces quelques passes que Fouad lui a faites ont suffi à l'éveiller, son membre est déjà tout à l'écoute des doigts qui le cherchent au travers des vêtements. Puis, sur son torse nu, cette main revient, large et chaude, elle circule en grands cercles lents qui se croisent, et il en est gonflé de sensations saisissantes. Il se sent rassuré, apaisé ; il se détend. Lentement il se tourne sur le dos, complètement, pour mieux se prêter.

Fouad s'arrête sur les petites pointes du torse en les faisant rouler entre le pouce et l'index comme on tripote machinalement un grain de riz, et, dès qu'il les touche, elles se durcissent, elles se redressent telles des bourgeons qui enflent. Il se penche sur le visage avalé par

l'ombre. Il ne distingue que le reflet des yeux, la fine arête du nez, le souvenir des lignes de la bouche. Il l'embrasse.

Quand les lèvres épaisses de l'homme viennent se déposer sur les siennes, Nour ferme les yeux. Il sent le muscle mouillé s'insinuer en lui, fort et volontaire, et il se laisse aller, il s'ouvre, il est bientôt empli d'une masse chaude et vibrante qui s'enfonce dans sa gorge. La main redescend sur son ventre, s'enfouit sous les ceintures du pantalon et du boxer, et les doigts s'enroulent sur son membre, le palpent, le pressent doucement comme pour le reconnaître. Le plaisir se fait piquant, il sent qu'on s'empare de lui de tous côtés, et il s'aperçoit une nouvelle fois qu'il aime cela, que cela lui convient très bien, cela le calme, le tranquillise. Il a la bouche pleine, le sexe enveloppé dans des doigts qui le caressent amoureusement, et il se tend de la nuque jusqu'à la pointe des orteils. L'impatience commence de monter en lui.

Fouad, lui, sent que son esprit s'obnubile, que s'opère une étrange fusion où sa langue dans la bouche du garçon se fond avec le membre qui tressaute entre ses doigts, que ces sensations se rejoignent, se mêlent, se renforcent l'une l'autre, la langue devient une pine mouillée, la verge, une langue pointue, et bientôt elles ne sont plus qu'une, il ne peut les dissocier l'une de l'autre.

Sans que la bouche qui l'embrasse ne le quitte, Nour sent les doigts se glisser de chaque côté sous les ceintures élastiques, les descendre, entraîner le pantalon et le caleçon, les repousser en travers des cuisses. Puis, les mains remontent, lui empaument par-dessous les fesses à nu.

Fouad enserre ce petit derrière qu'il désire si fort, dur et souple à la fois, il y crispe les doigts, et il se retient pour ne pas lui faire trop mal. À leur tour, ces sensations délicieuses se mêlent avec celles de la bouche à laquelle il est accouplé, et cette fois c'est comme si sa langue était dans ces fesses, qu'elle s'y enfonçait, qu'elle les sondait langoureusement... Tout devient confus, si extraordinaire, la réalité se perd, laisse place à la seule émotion, il sent que le feu en lui monte très vite.

Le sentiment du danger cependant reprend le dessus, il comprend que pour durer il doit s'obliger à une pause. Il s'écarte à peine du visage du garçon et, après un instant où il reste suspendu, immobile, il réduit son baiser à un effleurement, un balancement superficiel, juste un souffle. Il lâche à regret les merveilleuses petites fesses, il ramène la main sur le ventre, et il le presse doucement, il goûte sa souplesse, il l'écoute palpiter. Puis il remonte sur la poitrine, puis il redescend, les doigts bien à plat et vers le bas, jusqu'à buter contre la racine de l'organe dressé, frémissant, tendu vers lui. Du bout du majeur, il tourne autour de cette colonne étroite, il en sonde la base, il froisse l'émanation soyeuse qui l'entoure. Il plaque le membre contre le ventre et le fait rouler doucement sous sa paume ; il le sent se tortiller comme un



lézard pris au piège. Ses lèvres se font de plus en plus légères, elles dansent sur la bouche du garçon qui s'ouvre comme un appel, et, en même temps, il lui attrape le gland dans le clocheton de ses doigts, il le découvre lentement, le recouvre, il fait coulisser en arrière et en avant cette peau délicate qui ne cesse de l'étonner. Quand elle est repoussée, il sollicite doucement le frein, il le masse avec une affectueuse curiosité ; quand elle est ramenée, il en pince la pointe et la caresse en la faisant rouler entre ses doigts.

Nour se mord la lèvre, chacune de ces variantes relance son excitation, il est parcouru d'éclats de plaisir qui le torturent. Il voudrait tant accomplir sa jouissance, mais il voudrait aussi qu'elle dure sans fin... Soudain, on le prend d'autorité à bras-le-corps et il est retourné sur le ventre. Il reste un instant pantelant, suspendu, interrompu dans son plaisir, puis il sent les lèvres se poser dans le creux de ses reins, descendre sur ses fesses nues, le manger de petits baisers, remonter sur sa colonne vertébrale, s'enfoncer dans la vallée de ses omoplates qui roulent et flottent, comme celles d'un chat, quand la bouche de l'homme passe entre elles. On lui mange la nuque de baisers, on le mordille, le suce, ses épaules sont enserrées dans des poignes dures et vibrantes.

Fouad pose ses hanches sur le derrière du garçon, son membre épais s'imprime dans la raie refermée, les fesses lui paraissent étonnamment tendres, il en émane un érotisme incroyable, et il se branle discrètement entre elles, juste en contact, pour entretenir son excitation, avec de petits mouvements des reins, doux et réguliers. Il est heureux d'avoir retrouvé sans entraves le chemin du corps de celui qu'il lui plaît d'appeler « Nour », et qu'il sent réceptif, disponible, en demande. Il est repris du désir de s'enfoncer en lui ; et plus rien ne s'y oppose.

Il se redresse brusquement. Il débarrasse le garçon de sa seconde basket, de son pantalon, de son boxer – il dédaigne la dernière chaussette qui reste esseulée –, puis il le remet sur le dos. Il lui écarte les jambes et s'agenouille entre elles.

Nour est repris par l'appréhension, car on lui ouvre les cuisses avec une passion un peu effrayante. Il entend l'homme se cracher dans les doigts, il sent le liquide tiède et glissant qu'on lui remonte entre les fesses, le majeur qui s'arrête sur son petit creux sensible, qui le comprime, s'y engage. Il ne peut retenir un gémissement : on est en lui. Il rejette la tête de côté en tordant les bras sous la sensation de ce doigt qui s'enfonce puissamment, de cette intromission un peu brutale et qui a pourtant quelque chose d'étonnamment satisfaisant. Tandis qu'on le fouille tendrement, tournant et retournant en lui, il souffre cependant que le reste de son corps soit délaissé.

Fouad présente son membre devant l'anfractuosité qu'il a préparée, il se place, puis il s'empare fermement des hanches, et il force. Le garçon n'est toujours pas fait, il faut qu'il insiste pour que le petit sphincter s'abandonne, et ce n'est pas sans être accompagné d'un cri, bref, vite réprimé, qui se transforme lentement en un gémissement plaintif.

Dès qu'il est en lui, il respire. Délicieusement comprimé dans cet étroit conduit qui se referme sur lui et l'avale, il se couche sur le garçon, et il l'enlace. Il l'embrasse de nouveau à pleine bouche. Seulement alors, progressivement, il se met en mouvement, ses reins reculent et se renfoncent, il ressort à demi et il retourne, doucement, marquant des pauses à chaque course pour ne pas le brusquer, pour ménager ses propres forces. Longuement, répétitivement, en gestes lourds et réguliers comme une vague roule le gravier de la grève, il l'aime.

Nour se sent fondre. Cette fois il est pris de toutes parts, enfermé dans des bras musculeux, embouché, couvert par un torse puissant qui lui masturbe la poitrine, transpercé jusqu'au fond des reins, protégé. Il a de plus en plus conscience de combien il aime se faire prendre, enserrer, posséder. Alors, abandonnant ce qu'il lui reste de fierté, il remonte les genoux pour mieux s'ouvrir, replie les jambes comme une femme, s'enroule comme une grenouille, et il se laisse emporter. Étrangement, dans le désordre produit par ces impressions si intenses, la dernière chose qui le perturbe est que, lorsque Fouad lui a retiré sa basket, il lui a laissé la chaussette, et cette asymétrie le gêne, il se sent un peu ridicule, les pieds en l'air, l'un nu et l'autre non, serré dans le tissu élastique... Il se demande s'il délire.

Soudain des doigts partent à la recherche de son membre, le saisissent, l'enferment à son tour, et lui font subir un traitement si vif et si tendre à la fois qu'aussitôt les étoiles lui explosent aux yeux. Il n'y a plus à résister ; il s'abandonne, et c'est avec un grand soulagement.

En sentant ses doigts se mouiller de plusieurs jets filants, Fouad est si heureux qu'il tient à l'accompagner. Il se plante au plus profond, il lui enfonce sa main libre dans les cheveux par-dessus le front, il lui renverse la tête comme s'il voulait l'arquer, et il se lâche.

Nour, bouche ouverte, encore dans l'étourdissement de sa propre jouissance, dans les derniers remous de son plaisir, est effrayé par la poigne qui lui casse la nuque en arrière, par l'ébranlement qui roule sur lui, les grognements rauques dont cette poitrine résonne, la violence du pieu qui le soulève. Mais, dans une semi-conscience, il ressent aussi la fierté d'être à l'origine d'un tel ébranlement...

Bien plus tard, Fouad se dégage enfin, se retourne. Il ramène la couette, la rabat sur eux, et, prenant Nour par le cou, il l'attire tendrement contre lui. « Viens ; je vais te réchauffer. »

Nour n'a nul besoin d'être réchauffé, mais, après s'être enfin débarrassé de sa dernière chaussette, il se glisse comme une couleuvre à côté de Fouad immobile, tombé comme une masse. De nouveau, il se sent tranquilisé d'être couché à côté de ce grand corps, de ce torse robuste, d'être pris dans ces bras musclés. Il comprend de plus en plus qu'il est comme une fille qui a besoin d'être rassurée par un soutien viril, une présence tutélaire.

Fouad le serre entre ses bras. Dans le noir, il ne voit pas le visage du garçon, mais il perçoit encore la soie des cheveux dans son cou, leur parfum musqué, la douceur de la peau du bras dans sa paume, la légèreté du corps lové contre lui ; et il guette, dans l'ensommeillement qui s'approche déjà, le souffle immatériel qui effleure sa poitrine, qui coule sur lui, presque imperceptible.

\*

Nour est assis dans le fond du siège, secoué par les cahots du pick-up sur la route défoncée. Il remonte le col de sa djellaba et ramène sur son visage un pan du chèche. Il reconnaît que ce vêtement est pratique pour se protéger de la poussière. Ses yeux errent sur le paysage, au travers de la vitre voilée par un film roussâtre. Au fond de la vallée, au bas d'un talus de pierraille, un maigre filet d'eau s'es-souffle entre quelques carrés de cultures, jalonnés d'oliviers ronds et bas, surplombés de maisons étagées. Au loin, s'élèvent des collines abruptes, recouvertes d'une végétation rase et crêpée, puis des montagnes d'un ocre violacé, certaines vertigineuses comme des falaises, de plus en plus pâles et brumeuses à mesure que tombe le jour.

Fouad conduit avec plaisir ce pick-up 4 x 4 Toyota qu'il a acheté d'occasion à Tanger, un peu cabossé mais avec une mécanique robuste, sur les pentes de son pays enfin retrouvé. Il nomme les lieux qu'ils traversent, décrit les mœurs des habitants, fait remarquer des particularités. « Atlas, » raconte-t-il, « était chargé de maintenir les piliers qui séparaient le ciel et la terre, et qui reposaient au fond de la mer, juste au-delà de l'horizon... »

Nour écoute et ne dit rien, ne pose même pas de question. Il est si étonné de se trouver là qu'il se sent dans un monde irréel, éphémère, dont il ne sert à rien de retenir les caractéristiques, puisque tout peut, à chaque instant, se dissoudre et disparaître. Il a du mal à se persuader qu'il est bien là, au Maroc, dans la voiture d'un homme qui a jeté sur lui son dévolu ; néanmoins, certaine douleur dans le fondement agit sur lui comme une sorte de rappel à la réalité.

Bizarrement, de repenser au plaisir qu'il a eu la veille, à l'hôtel, le ramène à sa mère. Pas plus que son père, elle n'aurait accepté qu'il se livre à ce qu'elle aurait traité de débauche, de dépravation,

d'obscénité. C'est peut-être pourquoi, lui, y ressent-il une forme de liberté, celle d'être qui il veut ; ou plutôt, qui il est vraiment, profondément. D'une certaine façon, Fouad l'a débarrassé de ses parents, des barrières, il l'a ouvert à une autre vie.

Soudain le pick-up ralentit et, au sortir d'un virage, s'arrête sur le bas-côté.

« Voilà : c'est là-bas que nous allons. »

Le panorama est splendide. Nour distingue à peine la petite maison qu'on lui désigne tant sa couleur est semblable à celle de la terre. Elle est presque au sommet d'une haute colline et il ne voit pas de route qui y mène, il se demande comment ils vont y accéder.

Fouad lui laisse le temps d'observer le paysage, d'en suivre les lignes, d'en découvrir les accidents. Le ronronnement du moteur au ralenti est comme le halètement d'une bête qui reprend son souffle. Il regarde le garçon, roulé dans la grande djellaba d'un bleu délavé. Seuls les yeux sombres apparaissent au milieu des replis du chèche qu'il porte en turban et dont l'extrémité lui masque la bouche. Il voudrait tendre la main, le prendre par les épaules, le rapprocher de lui, mais le garçon est perdu dans sa contemplation, et il ne veut pas le déranger. Il se dit qu'il pourrait rester à le regarder éternellement ; simplement le regarder.

Nour entend le pick-up embrayer. Ils repartent, ils reprennent la route.

Un peu plus loin, Fouad bifurque dans un chemin plus raide et plus étroit encore, le moteur gémit, et il doit employer le crabotage pour grimper la pente.

Il se gare sur une terrasse, devant une petite maison d'un seul étage, en torchis ocre rouge, adossée à la colline. Il n'y a qu'une fenêtre de chaque côté de la porte en bois plein, et la peinture bleue des volets s'écaille.

Quand Nour descend du pick-up, il est frappé par un vent glacé qui lève la poussière et fait claquer les pans de sa djellaba. Fouad retourne une pierre sous laquelle se trouve une clé. Il ouvre et, de l'intérieur, il pousse les volets. Nour entre timidement. Dans la pièce, le froid est piquant. L'endroit paraît sec cependant et, aussi simple qu'une caisse badigeonnée de couleur claire, il est avenant.

Fouad redoute la réaction de son compagnon. Après le luxe de l'hôtel à Tanger, il craint qu'il ne soit déçu. Il observe le visage se dégageant d'entre les pans du chèche que le garçon déroule, et il est encore une fois ébahi en retrouvant la beauté, soulignée par un infime voile de poussière autour des yeux. Il se dit que, dans ce camouflage, il ressemble à un génie des montagnes.

Nour découvre la pièce principale où une table est placée devant une cheminée en brique, ouverte en ogive ; une gazinière à bois oc-

cupe un angle, mais la pierre de l'évier ne comporte pas de robinet, un seau est posé à côté ; le plafond n'est pas bien haut, barré de poutres brunies par la fumée. Fouad lui montre aussi la chambre où un matelas double est étendu sur un socle en bois ; de petits rideaux bleus sont suspendus à la fenêtre. Derrière une porte de guingois, le cabinet de toilette ne contient qu'une grande bassine et des W.C. à la turque. Tout cela est très sommaire, très éloigné des conditions de vie qu'il avait à Marseille, dans le petit appartement de sa mère ; étrangement, il n'en est pas rebuté.

Fouad va chercher du bois dans l'appentis derrière la maison, et revient faire du feu. Il prend le seau, ressort pour aller au puits, et bientôt il met de l'eau à chauffer pour le thé. Il retourne dehors sortir de la voiture les sacs de leurs commissions. Il fait le lit ; Nour l'aide.

\*

Nour, assis devant la cheminée, surveille les pommes de terre qui cuisent dans les braises. Il se sent mieux ; la pièce s'est vite réchauffée. Il a retiré le chèche et la djellaba, il est de nouveau en jebba et en sarouel. Mais cela fait un moment que Fouad est dehors, et il se demande ce qu'il fait.

Il se relève et va sur le pas de la porte. Il le découvre, immobile, silhouette sombre qui se découpe sur le soleil couchant, à observer les ors rutilants qui enflamment les versants escarpés en face de lui. Il est soudain pris d'une tendresse particulière pour cet homme qu'il ne connaissait pas quelques jours plus tôt, qui l'a torturé, violé, et pour finir déraciné, arraché de sa vie. Il se rend compte qu'il est devenu son pivot, le seul soutien auquel il peut se raccrocher – son Atlas... Il s'avance silencieusement.

Fouad contemple les montagnes. Ici, ils sont à l'abri, au cœur du pays, loin de la côte, là où aucun Cipriani ne pourra les trouver. Plus tard, quand du temps aura passé, quand il aura pu placer son magot, ils iront ailleurs, ils voyageront, retrouveront des lieux plus confortables... Soudain, il devine quelqu'un derrière lui ! Il a le réflexe de porter la main dans son dos, mais il se reprend quand il comprend qu'il s'agit de Nour – de toute façon il ne portait pas son arme, elle est cachée dans la maison. Il retourne à sa contemplation, et tout à coup il sent que deux bras l'enlacent. Le garçon s'appuie contre son dos, lui pose la joue entre les omoplates, l'enferme dans ses bras minces, et Fouad se laisse aller, infiniment reconnaissant de ce cadeau. Il couvre de ses mains celles qui se sont croisées sur son ventre ; et il continue de suivre la course du Soleil.

Nour reste ainsi un long moment. Il se ressource à la force du grand corps qu'il tient serré, auquel il s'accroche comme un naufragé à un tronc.

Puis Fouad pivote doucement, à son tour il prend le garçon dans ses bras, ils s'enlacent l'un l'autre et, ensemble, ils se tournent face à l'horizon où le disque rouge frôle les lointains, descend encore, et s'écorche à la crête escarpée. Au travers des vêtements du garçon, passe la vigueur de son corps, sa souplesse, son énergie. Il a tout juste une tête de moins que lui, et les mèches de ses cheveux lui caressent le menton, le cou. Il l'embrasse sur le sommet du crâne ; c'est tout ce qu'il peut faire à cet instant ; mais y a-t-il besoin de plus ?

Nour s'appuie contre Fouad, et il réalise combien il est dur, résistant, aussi inflexible que les montagnes qui les entourent. Il l'entend qui murmure : « Ne t'inquiète pas, on ne restera pas toujours là, on ira dans d'autres pays, on voyagera... » Et il s'en étonne : malgré la petitesse de la maison, l'aspect quasiment désertique du paysage, la solitude qui les environne, il se sent presque à sa place. Peut-être parce que celle que le destin lui avait d'abord assignée est maintenant rayée des listes ? parce qu'aucune menace ne plane sur cet endroit ? Et il dit : « Je suis bien ici... »

Cette phrase fait tourner la tête de Fouad. Il cherche des mots, mais ne les trouve pas. Il est bousculé par l'émotion, il ne peut rien faire d'autre que serrer le jeune garçon un peu plus contre lui. Il se sent comblé.

\*

La pièce est plongée dans la pénombre. À la dérobée, Fouad jette de petits coups d'œil vers Nour dont le pur profil, à peine ombré par une mèche de cheveux qui lui frôle le sourcil, est embrasé par la lumière mouvante du feu. Il se demande dans quelles réflexions le garçon est parti. Son visage est aussi beau, aussi pur et net que l'*Éphèbe couronné de lierre*, à Volubilis, et paraît également inviolable que le bronze de cette statue. Il a retiré la jebba, il fait à présent vraiment bon dans la pièce, et dans son sweat-shirt blanc, son ample pantalon gris, il semble parfait, immaculé, d'une essence éternelle.

Nour, assis sur le bord du lit que, tout à l'heure, ils ont transporté de la chambre et réinstallé devant l'âtre, regarde le ballet du feu. Il repense sans cesse à cette déclaration que Fouad lui a faite : « Tu es ma lumière ». Elle le laisse perplexe, et elle l'inquiète. Il sent que Fouad ose à peine le toucher. À cet instant, au début de la nuit, alors qu'ils sont assis côte à côte, il s'attendait à ce que son bras lui entoure les épaules, l'attire, le serre contre lui. Pourquoi ne le fait-il pas ?... Il a découvert qu'il aime être sous l'aile de ce grand aîné, se tenir contre

lui, s'en sentir protégé. Et même s'il redoute toujours le moment où son membre veut venir à l'intérieur de son corps, où il en est pourfendu et malmené, il reconnaît ce qu'a d'enivrant cette sensation de gonflement dans ses entrailles, cette grosseur en mouvement au fond de lui ; il a fini par l'accepter. Ce n'est pas exactement qu'il a envie que Fouad le possède, c'est plutôt au contraire qu'il désire, lui, le posséder : le posséder en le recevant en lui. Car celui qui est pris possède aussi celui qui le prend.

Fouad se lève. Il va chercher de quoi alimenter le feu. Dehors, la nuit est complète, sans lune, piquée d'étoiles minuscules d'une incroyable netteté, et c'est à tâtons qu'il retrouve le tas de bois derrière la maison.

Quand il revient avec une brassée de bûches, Nour est devant la cheminée, debout. Il se doute tout à coup que quelque chose se passe. Il observe le garçon qui reste immobile face au feu, les bras le long du corps, mais les mains légèrement en avant ; on dirait qu'il se prépare à plonger... Silencieusement, comme pour ne pas déranger une cérémonie, il glisse le bois dans le compartiment sous la cheminée. Puis il va fermer la porte.

En se retournant, il se fige. Nour a levé les bras, il attrape son sweat-shirt par le col, et il le retire avec une lenteur qui ne peut pas être innocente. Ébloui, il le regarde qui laisse tomber le vêtement sur le lit, qui repousse son sarouel sous les fesses, qui le fait glisser par terre, qui descend son caleçon sur les chevilles. Puis, il lève un pied après l'autre, arrache ses baskets, retire le paquet entortillé sur ses jambes, se débarrasse de ses chaussettes.

Quand le garçon se redresse, Fouad n'a toujours pas bougé, appuyé contre la porte. Il contemple le corps nu. Il suit des yeux la ligne qui passe entre les omoplates et creuse le dos, descend droit aux fesses, modelées par quelque artiste inspiré du Ciel, et se sépare dans les cuisses minces, contractées. Le trait se galbe à peine aux mollets, se poursuit avec la saillie des tendons, et s'arrête dans l'orbe des talons, comme pour un point final. Il retient son souffle, suspendu à l'attente.

« Attache-moi. »

Il reste interdit ; il ne sait ce qu'il doit comprendre, faire... En même temps, à cette injonction, il s'est senti frissonner ; ses vieux démons se sont réveillés d'un coup. Il a l'intuition de l'origine de cette requête inattendue, cependant il veut en être certain. « T'attacher ?... Pourquoi tu veux que je t'attache ? »

La réponse est longue à venir. La lumière des flammes lèche ce corps adorable comme si elle l'aimait, fait scintiller les poils légers sur les avant-bras, relève d'un trait mordoré la moindre des formes de

cette silhouette. Elle lui paraît sacrée, surhumaine, habitée d'un enchantement.

« Pour que tu oses de nouveau me toucher... me prendre. »

Fouad est bouleversé. Ainsi le garçon a deviné son impuissance, il l'a ressentie, et il a également compris comment l'en délivrer. Le plus extraordinaire, peut-être, c'est qu'il s'inquiète de l'en débarrasser.

Le garçon ajoute : « Si tu veux, tu peux aussi me remettre la cagoule – ou, si tu préfères, me voiler le visage, comme aux femmes musulmanes. »

Il inspire profondément. Il ne peut pas se dérober. Il faut qu'il accepte ce que le garçon lui propose, puisque ça vient de lui. Mais jusqu'où veut-il se rabaisser ?... Il risque, d'une voix sourde : « Est-ce que tu veux aussi que... je te fasse mal ? »

Nour observe les braises incandescentes dont la ligne sinueuse ronge les bûches par-dessous. Cela, il a plus de mal à le prononcer. Mais il ne veut pas s'arrêter en chemin. « Oui », dit-il. Cependant il ajoute : « Mais ne sois pas méchant... »

Très troublé, Fouad reconnaît que le garçon l'a deviné au plus intime. Son cœur bat rapidement. Il ne va pas se défilier. Et puis, après avoir accompli cet exorcisme, il n'en aura sans doute plus besoin, il sera délivré. De nouveau, il prend une profonde inspiration.

En entendant s'ouvrir la porte et Fouad ressortir, Nour ne comprend pas, il s'inquiète. Il a très peur des malentendus – le poison des relations humaines, il s'en est convaincu depuis qu'il a été en âge d'observer ses parents. Il ne sait plus ce qu'il doit faire, rester comme un idiot nu et debout devant le feu, ou se rhabiller comme une putain dont personne ne veut.

Dehors, Fouad décroche la chaîne qui sert à descendre le seau dans le puits. Elle n'est pas trop grosse, et bien suffisamment longue.

Quand il rentre dans la pièce, Nour n'a pas bougé, mais ses épaules semblent un peu fléchies, ses bras le long du corps, un peu abandonnés, comme dans un renoncement. Il referme la porte, il s'avance. « Tourne-toi. »

Nour se redresse ; le ton autoritaire de la voix déjà le rassure ; et il se sent presque soulagé quand il découvre la chaîne. Fouad lui saisit les poignets, et il y enroule les chaînons rouillés. En sentant le froid du fer sur sa peau, il est pris par une vive émotion car, un instant, il s'est rappelé les mains de Bambi lorsqu'il l'a ligoté... Mais ces mains-ci ne sont pas hostiles, ni dures, ni cruelles, il sait qu'elles sont amoureuses, et son effroi s'efface, se mue en excitation.

Au moment où il entoure les mains du garçon avec la chaîne, Fouad se rend compte qu'il s'est mis à bander. Et il se sent mal à l'aise, pris entre son amour de Nour et le retour de ses mauvais penchants qui, par surprise, se sont saisis de lui... Il attrape dans un tiroir



une petite cuiller en aluminium, il la passe dans une paire de maillons et la tord pour les assujettir.

Nour reste planté au milieu de la pièce, les mains attachées devant lui, tandis que le matelas est soulevé, tiré hors de son socle en bois, poussé sur le côté, et appuyé contre un mur. Puis Fouad prend l'extrémité de la chaîne et il monte sur cette estrade, qui ne fait qu'une trentaine de centimètres de haut, pour la glisser par un interstice entre une poutre et le plafond.

« Viens ! »

Sans hésiter, le garçon s'avance, et Fouad l'aide à monter sur la plate-forme. Il tire jusqu'à ce qu'il ait les bras en l'air, presque tendus, à peine fléchis. Puis il s'accroupit, et il enroule ce qui reste de la chaîne autour d'une cheville, de l'autre, et pareillement utilise des petites cuillères pour la retenir. Lui attacher les pieds, ça ne sert à rien, c'est juste pour la fascination que lui provoque cette ligne métallique luisante qui retombe du plafond, qui suit les courbes du corps, s'enroule sur les chevilles étroites, juste pour le contraste entre ce fer rouillé et la délicatesse de la chair tendre, claire, tellement lisse... Il ne trouve aucun mot qui dise la beauté de ce qu'il tient entre ses mains.

Nour ne sait pas ce que l'homme veut lui faire, mais il s'en doute un peu, et il ne peut s'empêcher d'avoir peur... Cependant, d'être enchaîné, il est déjà un peu rassuré : on reprend possession de lui – car on n'attache que ce qui nous appartient.

Fouad redescend de l'estrade. Les épaules du garçon sont à la hauteur de ses yeux. Il est rasséréiné. Il regarde ce corps, qui est toujours magnifique, mais maintenant, sous cette chaîne, il est contraint, il redevient objet. Il reste aussi beau qu'une statue de bronze, mais également aussi vulnérable, aussi pitoyable qu'un esclave à l'encan. Et son désir de nouveau s'envole vers des sommets... Est-il définitivement dépendant de ses instincts pervers ?

Il défait sa ceinture de cuir et la retire ; il en prend la boucle dans son poing, l'enroule d'un tour pour la raccourcir. En contemplant ce jeune torse cambré au milieu de la pièce, la courbe de ces fesses serrées, ces jambes fines et tendues, il ressent qui le brûle le furieux besoin de le réduire, d'en faire sa chose. Il cherche à l'abîmer – le précipiter dans un abîme.

Il lève le bras. La lanière claque en travers du dos étroit. Le garçon pousse un cri, et son corps ondule comme un rideau tandis que la chaîne cliquette. Il observe la bande sur la peau qui du blanc passe bientôt au rose vif. Il sent que son sexe, à l'étroit dans son jean, est brusquement remonté contre son ventre. Il adore cingler un corps – quand il est jeune et beau –, il ne sait pas pourquoi. Mais force lui est de constater que sa sensualité passe par le besoin de faire souffrir celui qu'il désire. Il lance le bras de nouveau, avec une sorte de jubilation

mêlée de peur. Une nouvelle barre s'imprime sur les reins, tandis que le garçon hurle. Il frappe encore, sur les fesses, et ce corps magnifique est à chaque fois parcouru d'une onde électrique.

Nour n'a jamais été battu de cette façon. Avant ce qu'il a subi sur le bateau, il ne connaissait que les fessées que sa mère lui donnait quand il était petit, et la douleur est sans commune mesure. Elle lui brouille la vue, des éclairs lui percent la rétine, des couteaux lui traversent le dos de part en part. De nouveaux coups lui claquent en travers des cuisses, et chacun est plus monstrueux, plus infernal, chacun renforce la douleur des précédents qui n'a pas eu le temps de s'estomper. De toutes ses forces, il voudrait que cela cesse, mais sa fierté l'empêche de lâcher un mot de supplication.

Fouad laisse retomber la ceinture. Il se passe le revers de la main sur le front ; l'émotion le fait transpirer. Il est ahuri de constater que Nour a subi cette torture en hurlant, mais sans un mot pour lui demander d'arrêter. En même temps, il se rend compte qu'il s'est trompé, que cela ne le mène à rien, ce n'est pas suffisant. Il faut qu'il trouve quelque chose de définitif, d'aussi absolu que Nour est idéal, d'aussi noir que son corps est lumineux.

Il monte sur l'estrade, vient face au garçon, pâle, défait par la douleur qu'il a endurée ; il garde les yeux baissés comme s'il avait honte. Du revers du pouce, il lui écrase les larmes qui coulent sur les joues. Il vient sur les lèvres entrouvertes, fiévreuses, tressaillant encore de l'ébranlement qu'il a subi, et il les caresse doucement. Il prend le cou palpitant entre ses doigts, il le masse amoureusement, il le serre ; il se souvient du plaisir qu'il a eu en étranglant des filles qu'il devait assassiner. Mais c'était un plaisir sans retour, sans lendemain... Il desserre les doigts, écarte la main, et préfère caresser tendrement la poitrine qui se soulève en tremblant. Il ne doit pas s'arrêter là ; il lui faut accomplir cette conjuration jusqu'au bout, et qu'elle soit définitive.

Nour halète lentement pour essayer de contrôler les braises de la terrible douleur qui n'en finissent pas de s'éteindre ; la caresse qui coule sur son torse ne l'atténue en rien, mais elle le soulage, le rassure, lui dit qu'il a recommencé d'être aimé... Soudain Fouad l'abandonne. Il le voit reculer d'un pas, déboutonner sa chemise, défaire son pantalon, se mettre entièrement nu. Puis il s'accroupit. Il se passe une main entre les cuisses, et il attend. Nour, abasourdi, n'a que le temps de se demander ce qu'il fait avant de comprendre tout à coup : il est en train de déféquer ! Il se chie dans la main !...

Quand Fouad a fini de sortir ce qu'il avait en lui, il se redresse. Un long étron dépasse de sa paume où il s'est enroulé doucement, marron, d'un grain régulier, légèrement luisant, comme un lézard placide. Il s'approche du garçon dont il voit l'affolement, mais il est résolu, il va le faire.

Nour ouvre des yeux ronds. L'odeur l'assaille, assez forte, piquante, écœurante et bouleversante à la fois. Mais le temps que Fouad tourne autour de lui, elle se dissipe, et il ne reste qu'un effluve amer, assez fin, presque apaisant. Puis, soudain, on lui pose ce paquet en haut du dos ! Incrédule, il sent qu'on le déploie grassement sur lui, le lui étale entre les omoplates, on lui écrase ces matières chaudes et poisseuses jusqu'aux reins, et, quand elles se désagrègent, il perçoit un léger pétilllement, comme d'un papier de soie qu'on froisse. Avec horreur, il se rend compte que la sensation en soi n'est pas si désagréable, cela ressemble à ce massage de boue que sa mère lui a offert un jour dans une thalasso. C'est sans doute la plus immonde, la plus abjecte des caresses, mais c'est une caresse tout de même. Il est halluciné tandis que le dégoût le dispute à l'admiration : l'homme est allé jusqu'au bout.

Fouad lui barbouille les fesses, puis il remonte et malaxe cette fange, il la tourne et la retourne comme pour la faire pénétrer. Il pense qu'il n'a jamais autant manifesté sa tendresse pour le garçon qu'à cet instant... Il revient devant lui, et de ses doigts pollués il lui dessine sur la figure des barres en travers des joues, sur le menton, en haut du front, comme des peintures de guerre indiennes, comme pour en conjurer définitivement la beauté. Enfin, il lui saisit le visage, à pleines mains, et ses doigts souillés de traces brunes s'enfoncent le long de ses oreilles, sous ses cheveux. Il se penche sur lui, et il l'embrasse. Il l'embrasse fort, avec tout le désir dont il est empli à neuf, un désir fou, passionné. Il le presse contre lui, il l'enlace sans craindre de se polluer lui-même, et il lui met la langue. Celle du garçon vient à sa rencontre, et elles se croisent, s'entremêlent, s'accouplent l'une à l'autre.

Nour a fermé les yeux. Il a l'impression d'être dans un bain de vase, d'être plongé dans la lie la plus sordide, mais il est bien, il ressent un étrange bien-être. Des larmes lui sortent de nouveau, et celles-ci sont fluides, douces, elles le calment, le rassèrent. Et, malgré les barres de feu qui palpitent encore dans son dos, malgré son corps affreusement maculé, ses bras retenus en l'air qui l'immobilisent et font de lui un condamné, malgré ses chevilles alourdies par le fer – et il comprend que c'est plutôt « grâce à »... –, il sait qu'il est arrivé au bout de quelque chose.

\*

Quoiqu'épuisé, Nour ne dort pas. Allongé sur le lit, enlacé dans les bras de Fouad, son derrière, son dos continuent de l'élancer, et sa chair est encore pétrifiée de la toilette glacée qu'ils ont faite à l'eau du puits. Il a toujours les poignets entravés, et il sent les maillons d'acier lui courir sur le ventre ; il est comme un léopard apprivoisé qu'on tient

à la chaîne... Debout sur l'estrade, Fouad lui a fait l'amour longuement. Il lui a libéré les chevilles, l'a pris sous les cuisses, l'a soulevé du sol en lui accrochant les jambes autour de sa taille, et il l'a présenté sur la pointe de son membre, dur comme de l'ébène. Il l'a labouré au plus profond de lui, l'a mordu à la bouche férocement. Il l'a aussi masturbé et fait jouir plusieurs fois, jusqu'à l'épuisement... Puis, après s'être lavés, après avoir replacé le matelas et les draps, remis du bois dans le feu, ils se sont couchés. Et il ressent une grande tendresse pour celui qui est à côté de lui.

Il s'interroge sur ce qui va se passer maintenant, les jours suivants, les mois à venir. Pour être aimé, devra-t-il éternellement vivre enchaîné, et se faire fouetter, et couvrir de fèces ?... L'avenir est un tunnel noir dans lequel personne ne peut apercevoir ce qui est en train d'arriver, bon ou mauvais ; il faut prendre les événements à bras-le-corps, au moment où ils surgissent... Il a réussi à venir jusqu'ici, à échapper à bien des périls, à entamer une relation inattendue, exceptionnelle ; c'est déjà beaucoup. Et, pour le moment, il est toujours vivant.